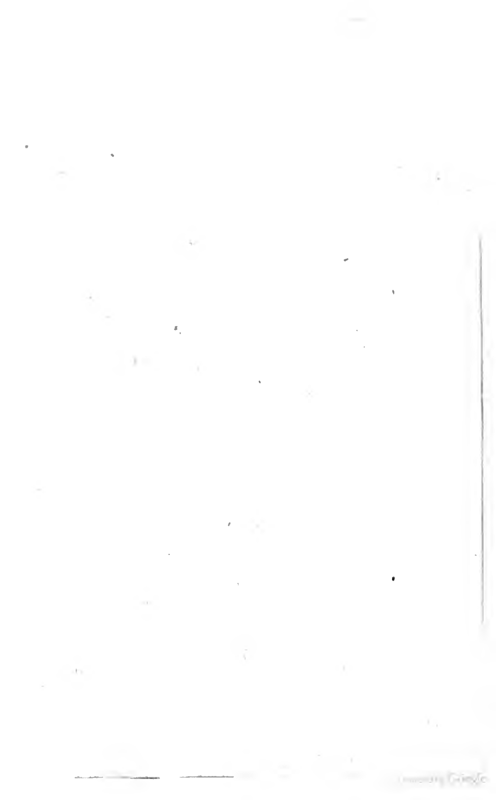

VITT. EM. III


GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN.DNI
EX LIBRIS
MCMV



- 9 -



RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME SEPTIEME.



RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGEDIES ET COMEDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME QUATORZIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.
M. DCCCIV.

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOISSY,

Représentée pour la premiere fois
le 18 février 1740.

NOTICE
SUR BOISSY.

LOUIS DE BOISSY naquit à Vic, en Auvergne, le 26 novembre 1694. Son éducation fut assez négligée; et le peu de fortune de ses parens les décida à le faire entrer dans l'état ecclésiastique. Le jeune abbé vint à Paris pour y trouver des protections; mais le défaut de recommandations, l'ignorance des usages, et des goûts absolument opposés à la gravité des fonctions auxquelles il se destinoit, l'empêcherent de se produire avec succès. Il fut entraîné vers la littérature par cette espece de penchant dont les jeunes gens se servent trop souvent pour déguiser leur paresse et le dégoût que leur inspirent des occupations sérieuses; un esprit enjoué, agréable, et facile, pouvoit lui donner des prétentions et des espérances; mais son peu d'aptitude au travail, et sur-tout la négligence qu'il avoit mise à étudier les auteurs classiques, multiplioient les difficultés qu'il de-

voit rencontrer dans quelque genre de littérature qu'il voulut s'exercer. Plus nous avançons dans ce recueil, plus nous remarquons qu'un grand nombre de poëtes modernes ont manqué de cette instruction solide que possédoient les auteurs du siecle précédent: cela donne aux productions des premiers quelque chose de vague, qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer; nous aurons lieu de l'observer dans les ouvrages de Boissy.

Il ne tarda pas à essayer sa vocation; sentant l'impossibilité où il étoit d'exécuter un ouvrage de longue haleine, révolté d'ailleurs de la maniere froide dont il avoit été reçu par quelques gens riches auxquels il s'étoit en vain présenté, et jaloux des succès que plusieurs hommes de lettres obtenoient dans le monde, il exhala son humeur dans une satire assez violente qu'il composa contre les uns et les autres. Ce genre peut être très utile au maintien du goût, lorsqu'il est cultivé par des hommes supérieurs; plus que tous les autres il exige une grande finesse de tact, une extrême justesse de pensée; il faut sur-tout que l'exemple justifie toujours le précepte,

et que celui qui exerce sa malice sur les ridicules et les travers des autres soit lui-même à l'abri de toute critique. Boissy n'ayant encore qu'une instruction très bornée, manquant dans ses vers de cette précision correcte dont Boileau est le meilleur modele, étoit loin de pouvoir remplir ces conditions rigoureuses. Cependant la facilité de ses vers, et quelques traits piquans, donnerent une sorte de vogue à sa premiere satire. Encouragé par ce succès, il en publia d'autres qui ne firent aucune sensation. Les ennemis que ses invectives lui avoient suscités, et dont il commençoit à éprouver les petites vengeances, le désagrément d'un travail qui ne lui donnoit aucune réputation ni aucun profit, le dégoûterent d'un genre auquel il n'étoit pas suffisamment appelé.

L'art de la comédie, pour la culture duquel il faut une grande connoissance des hommes et du monde, n'exige pas une instruction aussi vaste et aussi complette que les autres genres de littérature. Quand on n'a pas la prétention d'égaler les grands maîtres, soit pour la profondeur des vues morales, soit pour la peinture fidele des ca-

racteres, et pour la force des conceptions, on peut obtenir quelques succès au théâtre comique, en présentant des tableaux agréables, en esquissant les ridicules du jour, en flattant l'imagination des spectateurs par des développemens tendres et délicats, et en cherchant moins à mettre de la vraisemblance et de la vérité dans les intrigues et dans le dialogue, qu'à y jeter de la rapidité, de l'élégance, et de l'agrément. Boissy, qui eut enfin le bonheur de bien connoître le caractere de son talent, se consacra à ce genre inférieur, dans lequel il mérite d'occuper le premier rang.

Cependant ses deux premiers essais ne furent pas très heureux. L'Amant de sa Femme, petite comédie en prose, offrit des combinaisons rebattues; et le style ne couvrit pas les défauts essentiels de cet ouvrage : la situation principale avoit quelque chose de comique; mais il falloit pour la faire ressortir une grande délicatesse d'expression et de pensée, qualité que Boissy ne possédoit pas encore. La seconde piece qu'il donna fut encore moins approuvée des connoisseurs: il existe quelques caracteres qu'il ne faut qu'indi-

quer à la scene ; si vous cherchez à les développer davantage, vous vous exposez à fatiguer le spectateur par des traits toujours uniformes, et qui perdent leur effet s'ils sont multipliés. Tel est le caractere de l'Impatient : les saillies de ce personnage doivent toujours être les mêmes ; les contrariétés qu'il éprouvera ne pourront s'exprimer que par une colere ouverte ou concentrée ; et cet état violent dans lequel il sera sans cesse n'amusera point les spectateurs ; il excitera même leur impatience, sensation désagréable qui ne peut se concilier avec le plaisir que l'on cherche au théâtre. Boissy qui n'avoit encore qu'une connoissance très foible de son art, fit en cinq actes une comédie de l'Impatient ; nous n'avons pas besoin d'observer que cette piece ne produisit presque aucun effet, principalement par la nature du sujet qui ne comporte qu'un acte. Elle n'eut que cinq représentations. Au milieu des défauts de cet ouvrage, on remarqua que l'auteur avoit un talent décidé pour les vers de comédie : l'élégance et un certain charme qui tient à une extrême facilité commençoient à être le caractere de sa versification. Les espérances que cette

piece avoient données de lui sous ce rapport furent pleinement justifiées dans la petite comédie du Babillard, qui est restée au théâtre. Il eût peut-être été impossible à un poëte qui n'auroit pas eu, comme Boissy, un talent particulier pour rendre en vers piquans les pensées les plus communes et les plus disparates, de peindre avec succès ce caractere. Soit à la lecture, soit à la représentation, on remarque dans le Babillard une volubilité d'expressions, un désordre d'idées, qui ne deviennent comiques que par la variété étonnante des tours, et la rapidité entraînante de la versification.

Ceux qui virent les premieres représentations de cette comédie, et qui applaudirent aux traits légers et piquans qu'elle renferme, devoient être loin de se douter que l'auteur eût quelques dispositions pour la tragédie; cependant Boissy hasarda deux ans après une piece de ce genre. Racine avoit eu quelque envie de traiter le sujet d'Alceste; La Grange en avoit fait une tragédie médiocre; tout pouvoit porter à croire que cette piece bien faite auroit pour le public les charmes de la nouveauté; et le choix de l'auteur de Phedre

devoit donner une grande idée du parti qu'il étoit possible de tirer de cette fable dramatique. Boissy se laissa éblouir par cette illusion; mais son premier essai le détourna pour toujours d'un genre qui ne convenoit pas à son talent. Cependant les connoisseurs remarquerent dans cette tragédie quelques vers brillans, entre autres celui-ci:

Réponds-moi des soldats, je te réponds des dieux.

M. Lemiere s'est depuis emparé de ce vers, et l'a placé dans une tragédie de Céramis, qui aujourd'hui est aussi oubliée que celle d'Alceste.

La comédie du François à Londres, dans laquelle l'auteur saisit fort bien les ridicules des deux nations, et leur opposa la raison aimable et polie d'un gentilhomme françois, eut beaucoup de succès, quoique l'intrigue fût à-peu-près nulle. Nous ne parlerons ni de l'Impertinent malgré lui, ni du Badinage, ni des Deux Nieces, ni du Pouvoir de la Sympathie, pieces médiocres qui ne se firent remarquer quelques momens que par une grande facilité de diction. Ce fut dans l'Homme du jour que Boissy déploya

un talent supérieur; cette piece est restée au théâtre. Quelques rivaux du poëte, étonnés qu'il eût pu trouver une combinaison dramatique aussi forte, prétendirent qu'il n'avoit pas inventé le sujet, et qu'on le lui avoit fourni : ces bruits répandus par l'envie se dissiperent bientôt, et le public cette fois rendit à Boissy une entiere justice. Quand il seroit vrai qu'on lui eût donné la premiere idée de sa fable, on ne peut nier qu'il ne s'en soit rendu le maître par la maniere dont il l'a traitée; les ouvrages de ce genre appartiennent à ceux dont le talent sait en développer les ressources.

Boissy ne justifia pas l'espoir que cette comédie avoit donné de son talent; il ne présenta plus dans ses autres pieces que les détails agréables, et les petites nuances qui avoient fait réussir ses premiers ouvrages. L'Embarras du choix, la Fausse Méprise, n'eurent qu'un foible succès; il se releva dans le Sage étourdi, où l'on trouve des ridicules bien saisis, et une intrigue assez bien tissue.

L'Epoux par supercherie, qui suivit cette derniere piece, est long-tems resté au théâtre:

l'absurdité et l'invraisemblance de la principale combinaison nous ont décidés à la bannir de ce recueil. L'idée premiere de cette comédie se trouve dans une nouvelle de Bocace; le chevalier de Mouhi l'avoit reproduite dans un de ces romans insignifians qui n'attachent que par la singularité des aventures: ce fut à cette derniere source que puisa le poëte. Les détails de cette piece sont pleins de facilité et d'agrément; nous en ferons connoître quelques uns en donnant une légere idée de l'ouvrage. La scene est en Angleterre: Belford étoit sur le point d'épouser Emilie, mais le marquis d'Orville, François, un de ses meilleurs amis, avoit conçu la plus vive passion pour cette jeune Angloise; Belford l'a deviné, et s'est d'autant moins affligé de cet obstacle à son mariage qu'il n'avoit aucun amour pour Emilie, et qu'au contraire il brûloit pour sa cousine Constance. L'Anglois, dont l'esprit est inventif, a feint d'épouser Emilie; mais il l'a réellement mariée au marquis qui a paru signer comme témoin: la nuit il a introduit son ami chez Emilie, et d'Orville jouit des droits d'époux depuis quatre jours, tandis que sa femme croit

qu'elle appartient à Belfort; d'un autre côté ce dernier, qui passe pour être marié depuis si peu de tems, offre ouvertement ses hommages à Constance, et lui propose de l'épouser. Il n'est pas besoin d'observer toutes les absurdités de ce roman invraisemblable; il en résulte cependant quelques scenes piquantes, qui naissent de la position très singuliere de chaque personnage.

L'exposition n'est ni longue ni obscure; le poëte entre sur-le-champ en matiere, et fait en quelque sorte excuser le défaut du sujet par la rapidité et l'élégance de la narration. Voici comme le Marquis raconte son aventure:

Dans le tems que Belford recherchoit Emilie
Je la vis; mais à peine un regard me frappa
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre;
Me dit que si je meurs il est prêt à me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,

Pénetrent que mon mal vient d'un feu clandestin;
Et sa vive amitié tourne si bien mon ame
Qu'il arrache l'aveu de ma secrete flamme.
« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher Marquis;
Je vous cede l'objet dont vous êtes épris:
L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
Emilie est aimable, et je lui rends justice;
Mais j'admire ses traits sans en être touché. »
Du tombeau par ces mots je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel et même insurmontable
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mere d'Emilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir,
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belford? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre,
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison:
Il gagne le notaire, et, sous mon propre nom,
Fait dresser le contrat; et par ce stratagême,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir...

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La suite...

LA FLEUR.

Je crois la deviner; et je vous félicite.
Ah! le joli roman! Pour le rendre parfait,
N'est-il pas vrai, mylord, en confident discret,
Se retire sans bruit, trompant le domestique,
Après s'être saisi de la lumiere unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement?
Crac, vous prenez, monsieur, sa place doucement;
Et sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette dame aimable?
Hem? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

L'amour de Belford pour Constance est beaucoup plus gai; la scene où il le lui déclare est très comique. Constance ne peut se persuader que son cousin lui parle sérieusement: après quatre jours de mariage il est rare que l'on veuille former un autre lien. Belford n'est effrayé d'au-

cun obstacle; il les surmontera tous : d'ailleurs sa passion ne le rend nullement mélancolique. Voici comment il la définit:

. . De son naturel mon amour est joyeux.
Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie:
C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'Amour est un enfant qui veut être amusé :
Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
Tenons-le, vous et moi, toujours en belle humeur,
Il s'en portera mieux. Bon! ce sonris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons à l'unisson tous deux;
Par des transports de joie exprimons nos tendresses,
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

Il y a souvent du vague et de l'incorrection dans ces vers; mais ils coulent avec une facilité si agréable que les défauts ne se font remarquer qu'à l'examen.

Le Médecin par occasion fut la derniere piece

en cinq actes que composa Boissy; il eut un succès plus marqué que les précédentes, parceque l'intrigue en est assez intéressante. Lucile a aimé un jeune militaire qui passe pour mort; elle le regrette beaucoup, et sa santé a été altérée par le chagrin et l'ennui; elle habite avec son pere et sa tante un château assez triste. Son pere, tourmenté par la manie des vers, et ne se sentant aucun talent, est tombé dans une espece de consomption; sa tante, qui a passé l'âge des plaisirs, se plaint de vapeurs : voilà une compagnie peu agréable pour une jeune personne. Pour comble de malheur on veut lui faire épouser un marin ami du pere. Le retour imprévu de l'amant rend la tranquillité et le bonheur à toute la famille; dans la crainte d'être mal accueilli par le pere et par la tante dont il n'est pas connu, il se fait passer pour un médecin allemand très habile à guérir les maladies de l'imagination; il flatte les deux personnes dont il desire le consentement, fait des vers avec le pere, conseille à la tante de rentrer dans le monde, et éconduit adroitement le marin. Ce rôle a quelques rapports avec celui

du Conciliateur; il peut en avoir donné l'idée à M. Dumoustier.

Plusieurs ridicules du tems sont très bien relevés dans le Médecin par occasion : à cette époque les rangs commençoient à se confondre; et la manie générale étoit de se livrer à des occupations absolument étrangeres à l'état que l'on avoit embrassé. Boissy peint ce ridicule en quelques vers :

Tout le monde à présent y pense comme vous :
Les arts y sont chéris et cultivés de tous;
Le seigneur le premier sait en donner l'exemple;
L'hôtel du financier est devenu leur temple;
Lui-même il est Mécene et Virgile à-la-fois,
Et chaque état changé n'est plus tel qu'autrefois :
L'esprit a répandu partout la politesse;
Le jeune militaire a pris l'air de sagesse;
Au spectacle, à l'étude, il donne son loisir,
Et consulte le goût même au sein du plaisir.

On remarque l'application que le poëte fait au fermier-général la Popliniere, qui se mêloit de faire des vers, et qui paya bien cher le goût pour les arts qui le porta à épouser une actrice de l'opéra.

Nous n'avons point parlé des pieces que Boissy donna au théâtre italien; c'étoient des bagatelles agréables qu'il prodiguoit sans y attacher beaucoup d'importance.

L'examen de ses principaux ouvrages nous a détournés du récit de sa vie; nous y revenons. Boissy, dès l'époque de ses premieres pieces, avoit quitté le petit collet; il eut alors l'imprudence de faire un mariage purement d'inclination. Quoiqu'il eût déja obtenu des succès au théâtre, sa fortune n'étoit pas améliorée: les dépenses inséparables de son nouvel état le plongerent bientôt dans la plus affreuse détresse: il la cachoit avec soin; trop fier pour demander des secours, il se renfermoit chez lui, et s'imposoit toute sorte de privations; enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageoit son sort; ils résolurent l'un et l'autre de céder à leur destinée, et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein; ils pénétrerent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours, de douces consolations, ils parvinrent à les réconcilier avec la vie.

Ce sombre désespoir pourra paroître étonnant dans un poëte dont les ouvrages respirent en général une gaieté vive et légere. L'expérience a prouvé que cette apparence étoit trompeuse, et que les hommes qui, soit dans le monde, soit dans leurs écrits, déploient l'esprit le plus agréable, et paroissent le plus exempts de mélancolie, sont souvent les plus malheureux lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes: c'est une compensation qui souffre peu d'exceptions, et qui prouve que les dons de l'esprit ont toujours coûté cher à ceux qui les ont possédés. Moliere fut un des hommes les moins heureux dans sa vie privée; on soupçonne Regnard de s'être laissé vaincre par l'ennui, et d'avoir avancé ses jours. Quelle devoit être la situation de Boissy qui aux maux fantastiques qui tourmentent les gens dont l'imagination est trop vive, unissoit des maux réels qui étoient de tous les jours et de tous les instans?

Les succès qu'il avoit obtenus avoient été mêlés de chûtes assez nombreuses. Les ennemis qu'il s'étoit attirés par ses satires ne perdoient aucune occasion de l'humilier; et les défauts réels d'un

grand nombre de ses pieces leur en fournissoient fréquemment les moyens.

Il avoit soixante ans lorsqu'il fut admis à l'académie françoise ; à cette époque tout parut conspirer à adoucir son sort. La rédaction de la Gazette et du Mercure lui fut confiée : il abandonna bientôt le premier de ces journaux dont le sujet et le ton ne convenoient pas à son genre de talent; il se consacra entièrement au Mercure. Les chagrins que lui avoient attirés ses premieres satires le rendirent très circonspect dans les jugemens qu'il étoit obligé de porter sur les ouvrages nouveaux: il tomba dans l'excès contraire à celui qu'il avoit eu autrefois à se reprocher : il trouvoit tout bon ; et se conciliant ainsi les auteurs par une indulgence exagérée, il ennuyoit les lecteurs qui cherchent dans l'extrait d'un livre une critique éclairée et des vues nouvelles.

Boissy fut ébloui par la fortune qui avoit tardé si long-tems à le favoriser : cette épreuve est peut-être aussi forte que celle du malheur ; comme il n'avoit pu résister à l'une, il céda à l'autre avec

la même facilité : on lui reprocha dans les cinq dernieres années de sa vie un luxe et des profusions qui ne convenoient pas à un poëte. Il mourut à Paris le 19 avril 1758.

ACTEURS.

LE BARON.
LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.
M. DE FORLIS, ami du Baron.
LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au Baron.
CÉLIANTE, sœur du Baron.
LA COMTESSE, connoissance du Baron.
LISETTE, suivante de Céliante.
CHAMPAGNE, valet du Marquis.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, chez le Baron.



LES DEHORS TROMPEURS.



Perin del. *Gault de S.t Germain direx.*

Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit ; et c'est moi qui suis vraiment un sot.

Acte IV. Sc. VII.

LES DEHORS TROMPEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée !

CÉLIANTE.

Eh ! pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite !
Il vient injustement de chasser Bourguignon:
Si cela dure il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très sage a causé sa disgrace:
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment:
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé:
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révere:
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre ».
A peine a-t-il fini que son zele est payé
D'un soufflet des plus forts et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux par pitié parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaiser, monsieur entre en fureur;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures;

J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne !

LISETTE.

Il est pourtant fidele.
Son service est trop dur! Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frere est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable,
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme, qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frere;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire il lui rendoit hommage
Quand ses yeux au parloir contemploient sa beauté;
Mais depuis que l'hymen entre eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.
D'un mari par avance il fait voir la froideur;
Et comme il manque au pere il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal!

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens!
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et depuis quelque tems elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractere.
L'air du couvent d'ailleurs rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire;
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire;
Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite et la brusque sans cesse;
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup-d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage!
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frere entre nous goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve:
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est au vrai le monde et sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde presque autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté,
Et je trouve qu'il a de la réalité...
Mais la Comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Nous cherchons le Baron avec empressement;
J'ai même à lui parler très sérieusement...
(*à Lisette.*)
Qu'on aille l'avertir; je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas, au Marquis, en désignant Céliante.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *bas.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE, *bas.*

Je veux l'apprivoiser; elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune et formée en tout pour être desirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc pour vous voir qu'on vienne vous chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Treve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois,
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir ; je dis plus, un besoin:
Et celui de dormir et de se mettre à table
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi:
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,

A fuir sur-tout l'éclat le bonheur de la vie ;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *bas à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié !

LA COMTESSE, *bas.*

Moi, très scandalisée !

(*à Céliante.*)

Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE, *à part.*

Quelle est extravagante !

SCENE IV.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

Le Baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon! je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;

Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire

Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur!

(*Céliante sort avec Lisette.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Se peut-il du Baron que ce soit là la sœur?

Comment la trouvez-vous?... Parlez.

LE MARQUIS.

Très estimable!

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Son esprit est brillant!

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable;

Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens, et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens! O ciel! puis-je le croire?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru!

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Ah! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:
Un Marquis de vingt ans prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer, et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modele!

LA COMTESSE.

A fuir... Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant!

LE BARON.

On le vante beaucoup!

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie:
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur;
Mais je suis chez le Duc engagé, par malheur.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache:
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est!

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut se dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON.

Vous l'exigez?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent!

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je:
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment, vous m'effrayez!
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment! c'est là la cause?

LA COMTESSE.

Oui... Dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais?

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis!

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cede à l'usage.
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême:
Le monde y perdra trop; vous y perdrez vous-même

La moitié, tout au moins, du prix que vous valez.
Être couru, fêté partout où vous allez ;
Être aimable, amusant, et ne songer qu'à plaire ;
Voilà votre état propre et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien ;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien :
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légere,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire ;
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié :
Il est toujours liant et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pêtri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable ;
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris sur-tout conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ?... Juste ciel ! quel langage !

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer ;

Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison chimere ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere!

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus,
Etouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'éleve arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison, qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison, qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Et, mere de la joie et source du bon goût,
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science,
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts,
Brave les préjugés et les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans,
Et, se moquant des sots dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! adorable Baron!
Vous venez, pour le coup, de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
(*au Marquis.*)
Le Marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas?

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même:
Je cede comme vous à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés:
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit et dans le caractere!...
Adieu... J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux...
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux;
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre, comme moi.
Soyons toujours en l'air: des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond; craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir ne faisons qu'effleurer.
(*elle sort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement;
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi de grace, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, monsieur, depuis fort peu de tems,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées;
Et les instans chez moi sont plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

—

LE MARQUIS.

Ah! monsieur!

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa premiere vue obtient un prompt hommage;
Il n'est point de regards aussi doux que le sien;
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez, doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire?
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur et gâte le portrait.
Cet objet si charmant, dont mon ame est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise...
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler,

Triste, sans sentiment, rêveuse, sans idée;
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup-d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur:
D'aucune impression son ame n'est émue;
Et je vais épouser une belle statue!

LE MARQUIS.

Le tems et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme;
Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
Trompé par le desir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere:
Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins;
Mais inutile peine! elle en avance moins.
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître;
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement;
De petites lueurs perçoient même souvent:
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal-à-propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute:

Son ame n'entend rien quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr!

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe tour-à-tour
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, et je la vois charmante,
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son pere arrive incessamment:
Je tremble comme époux; je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais, quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas, mon malheur est extrême,
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Moi, Baron; et, pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret, ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité;
J'adore, comme vous, une jeune beauté
Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse et remue.
Le doux son de sa voix, et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où regne la finesse,
Annoncent de l'esprit, et tiennent leur promesse.
Elle parle fort peu, mais pense infiniment.
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment;
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pêtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé!

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie!

LE MARQUIS.

Attendez; mon histoire encor n'est pas finie:
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue;
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement;
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour; je suis parti de Londre,
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir voler à son couvent.
Vain espoir! on m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine!

LE BARON.

Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espere point d'y pouvoir réussir,

Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis depuis huit jours tous mes gens en campagne,
Mais inutilement; ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien:
Le pis est de brûler pour une belle idole !

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console:
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit.
Plus l'objet est parfait et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage.
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble:
Le malheur nous unit et le goût nous rassemble ;
Que nos revers communs, excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

LE BARON.

Presque autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu... C'est à regret qu'un moment je vous laisse.

Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris? Champagne, instruis-moi vîte?

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! tu sais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très vrai, je suis sincere.
Pour conclure, monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu!... Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très sûre

LE MARQUIS.

Grand dieu! la singuliere et fatale aventure!...
Mais elle n'est pas vraie; on vient de t'abuser.
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue.
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue;
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'iguore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle;
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gages d'un feu sincere.
C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron pour bêtise et pour stupidité
Aura pris son air simple et sa timidité.
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur
Qui choquent le Baron et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre

Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis! c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore
Par la main d'un ami, qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure:
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel!
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu, jusqu'à cette douceur...
Quel état violent! O ciel! que dois-je faire?
Dois-je fuir, ou rester? m'expliquer, ou me taire?
Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder?
Ah! d'avance mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence...
Mon trouble... Justes dieux! je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'étois impatient déja de vous revoir.
Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?...
(*voyant le Marquis tout interdit.*)
Répondez-moi, Marquis ?... Vous évitez ma vue !
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence.
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur... Parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre;
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez.
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis; vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincere
Du sujet qui vous trouble et qui vous porte à fuir?

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi.

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit?

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous?

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrois que son sort me fût encor caché.
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte;
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte:
Ils m'ont trop éclairé!

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis!
J'ai su que sa famille au plutôt la marie.
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime.
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrace présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti:
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous, très simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir, ni d'honneur?
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment mettez-vous à ma place.
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis. Sur ce point je serois sans pitié:
Le scrupule est sottise en pareille matiere,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et, quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime:

Vous devez réussir; j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé!

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractere,
D'un esprit trop craintif pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien.
Moi-même, à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité,
Car son hymen, vous dis-je, est prêt à se conclure;
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrace est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit: mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Hé! de quelle maniere?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant à lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!
A son plus haut degré c'est porter la sagesse!
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'ardeur pour messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable!

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin.
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein.
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-tems,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien: vous allez tout gâter!

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence.
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Hé, quoi! voulez-vous donc que je trompe, en ce jour,
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le, encore un coup, trompez-le; c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort! et je fais plus,
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre,
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse?

Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal!

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche et changent ma pensée.
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez...
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite,
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous et non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose.
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble! en la voyant j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis...
(*s'appercevant de l'embarras et du trouble subit que la vue du Marquis cause à Lucile.*)
Quoi! vous voilà déja toute déconcertée?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée?
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE, *montrant le Marquis, qui paroît également surpris et troublé.*

Et monsieur l'est aussi...

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon! je me rappelle
Qu'ailleurs, plus d'une fois, j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent.
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme, autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais.
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître

A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *bas.*

Mais rien n'est plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire.
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS, *bas.*

Tout a dû l'en instruire;
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et, comme ma maîtresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON, *bas.*

Tant mieux! j'en suis charmé; la chose ira plus vîte.

LE MARQUIS, *bas.*

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON, *bas.*

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS, *bas.*

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche...
(*à Lucile.*)
Parlez, belle Lucile; ils vous sont connus tous.
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles ?

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles!

Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier?

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste, et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Hé! que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! parlez mieux, qu'on puisse vous entendre?

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON, *ironiquement.*

Vous devez donc goûter sa conversation !

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON, *ironiquement.*

C'est par-là qu'elle brille !
Mal et bien... Rien... Beaucoup !... La singuliere fille !
(*à Lucile.*)
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !...
(*à Lucile.*)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible !
Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON, *ironiquement.*

Prodige ! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite !

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités !

LUCILE, *voulant se retirer.*

J'en ai trop dit peut-être.
Et je m'en vais.

LE BARON, *la retenant.*

Bon!

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir...

(*à part.*)

Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Mademoiselle, adieu... Songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(*il sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas; vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite et tremblante.
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien:
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, et sans aucune suite.
Répondez; est-ce gêne? est-ce obstination?
Est-ce peu de lumiere? est-ce distraction?...

(*Voyant qu'elle baisse les yeux et paroît n'oser le regarder.*)

Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Hé! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON, *à part.*

Le moyen de tenir à ces répliques-là!

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois?

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment!

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue?

LUCILE.

Oh ! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons... Son entretien me tue...
(*à Lucile.*)
Laissons, mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru !

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois ; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage
Où tout en même tems se trouve réuni,
La naissance, le bien avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend : ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidele.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite et sa flamme:
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très expressément...
Quand je vous parle ainsi qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbécilles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans causes.
(*à Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis.

Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur !... Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important !

SCENE V.

LE BARON, CÉLIANTE, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*

Représentez sur-tout, exprès je le répete,
Que l'ardeur du Marquis est sincere et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisieme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu ! je ne saurois assez vous le redire...
Je suis...

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous vous fâchez, Monsieur? je me retire.

(*elle sort.*)

SCENE VI.

LE BARON, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit;
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi; je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,

Et pour notre repos aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable!... Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables;
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur!

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art :
A vos civilités le monde entier a part,
Parcequ'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte ;
Mais mon frere chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger :
Il dépouille en entrant sa douceur politique ;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme et change de vernis.
Tout craint dans sa maison et tout fuit sa rencontre :
Le courtisan s'éclipse et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur !

CÉLIANTE.

Le trait est fort ! mais vous me l'arrachez,
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

(elle sort.)

SCENE VII.

LE BARON.

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là dont je suis entouré !...
Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée...
Passons chez la Marquise et chez le Commandeur...
Voyons la Présidente, et puis mon rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez !

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

LE BARON, *à part.*

Je pense est merveilleux! et ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres comme il faut jamais ne s'accomplissent!

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi! monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir... Le terme est admirable!

LISETTE.

(*à part.*) (*au Baron.*)
Quel homme!... Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez; parlez plus bas.
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.
(*Lisette sort.*)

SCENE IX.

LE BARON.

Forlis pour arriver a mal choisi son heure!

J'allois sortir; il faut que pour lui je demeure...
C'est mon ami; je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment...
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*
Votre santé, monsieur?

M. DE FORLIS.
Assez ferme; et la tienne,
Baron?

LE BARON.
Bonne.

M. DE FORLIS.
Tant mieux! J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par-là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON, *froidement.*
Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.
Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très éloigné du cérémonial;
Mais je veux qu'un ami quand il me voit s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,

Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis:
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon! mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier:
Si c'est une corvée il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur!

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases

Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Eclabousser vingt fois la pauvre infanterie
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement
Pour sabler du champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis;
Conduire à l'opéra la Duchesse indolente,
Médire, ou bien broder avec la Présidente;
Avec le Commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importans et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très sage!
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle, et cet enchaînement

De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait par l'agréable arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections.
Au sein des jeux rians ou perce les mysteres;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires:
Le succès en dépend; tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le tems.
Pour rendre à mes égards ta conduite louable
Emploie en ma faveur ce crédit favorable:
L'occasion est belle, et voici le moment.
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande:
Tu sais pour l'obtenir que mon ardeur est grande?
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus?
Par plusieurs concurrens cette place est briguée;
Du royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme, bien instruit, m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.

Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage...
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai, par écrit, prié plus de vingt fois.
Tu m'a promis de voir le ministre, qui t'aime:
L'as-tu fait? puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON, *voulant sortir.*

Oui; mais permettez...

M. DE FORLIS, *le retenant.*

Non, je te connois trop bien!
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac! te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet, sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chere!
Et traite-moi plutôt en personne étrangere:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table...

(*voulant passer dans son appartement.*)

En attendant passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe?
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Eh! pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi?

Eh! par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme!

M. DE FORLIS.

(*à part.*) (*au Baron.*)
La chose est toute neuve!... Et cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS, *à part.*

Rien n'est plus ingénu!
Mon logement est pris, et par un inconnu!

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé?

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe;
Mais un petit collet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur! vous voir sitôt ici...
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes!

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,

Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon?

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante!...
Mais tout mon dépit cede à ma faim qui s'augmente.
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis, par bonheur, fait la méridienne;
Je respire... Entre nous, son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux!

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi!

LE MARQUIS.

La joie enfin succede au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte!

On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur!...
Je ne sais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! votre ame encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée;
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne sont point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Hé! par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience et dois vous éclairer.

La droiture est un frein que l'on doit révérer.
Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.
On la doit consulter sur-tout dans l'exercice
Des charges de l'état, d'où dépend la justice;
Dans ce qui parmi nous est de convention,
Et forme par degré la réputation.
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise;
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement,
D'être dupe ou frippon, le tout sans conséquence;
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens d'où dépend notre paix
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie!
Le joueur qui fripponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit
Devient homme à la mode et se met en crédit!
Quel travers dans les mœurs et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie; il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré ;
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré :
A ses engagemens le fier honneur préside,
Et ses dettes sur-tout sont un devoir rigide ;
Au jour précis, à l'heure, il faut pour les payer
Vendre tout et frustrer tout autre créancier :
Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde et son digne ornement ?

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre.
Nous sommes par état tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,

Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs ;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe !
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant,
Ou de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avouerai franchement que vous me faites peur;
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde,
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom ;
Choquer les mœurs du tems, et, par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.

Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil,
Et, pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez ! je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir pour vous placer le point de vue heureux ;
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances,
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux, en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout.
Votre amante en répond ; elle a pour vous du goût :
C'est le point principal et qui rend tout facile.
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti ; j'ai même ici ma lettre :
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre; elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(*il entre chez Lucile.*)

SCENE II.

LE MARQUIS.

Il sert trop bien ma flamme!...
Mais chassons après tout cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a trop fait voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grace naïve il méconnoît le prix!
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main...
Je la vois... Sa présence affermit mon dessein.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LE MARQUIS, *lui présentant une lettre.*

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre...

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre!

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien!... Je suis content de ce procédé là...

(*au Marquis.*)
Peut-être, avec le tems, mon soin la formera.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Eh! puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois; dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je pour moi compter sur votre zele?

LUCILE.

Mais je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON, *au Marquis.*

Elle répond vraiment beaucoup mieux que tantôt!...
Il se fait déja tard, et partons au plutôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente?
Volons chez la Comtesse. Elle est impatiente.
Voilà l'heure; et d'ailleurs je dois voir en passant
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant...
C'est un point capital oublié dans ma lettre...
(*à Lucile.*)
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien ! monsieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien?...

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel !

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui, faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide et la tient dans une gêne affreuse !

LE BARON.

Son cœur à le tromper doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON.

Profitons des momens où son pere sommeille :

Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.
(*Lucile rentre chez elle; et le Baron et le Marquis font quelques pas pour sortir.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *au Baron, en l'arrêtant.*
Je t'arrête au passage; et bien m'en prend, parbleu!

LE BARON.
Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.
Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*
Comment donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même, il faut chez vous que je vienne vous prendre?
Cet oubli me surprend, sur-tout de votre part.
Vous, prévenant, exact!

LE BARON.
Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument.
J'ai besoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard; je suis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amene est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomene, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable?
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,
Et qui tire des sons singuliers et nouveaux!
Ses doigts sont surprenans; ce sont autant d'oiseaux!
Doux et tendre, d'abord il vole terre-à-terre,

Puis tout-à-coup bruyant, il devient un tonnerre,
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment si vîte?
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Oui... Quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette! Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits:
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela?
Oh! rien ne presse moins; si ce n'est celui-là
Vous en aurez un autre, et la chose est facile:
Mais pour l'homme divin qui part de cette ville
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné;
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Oui, madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?
Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance!
Donnez-moi donc la main; partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE, *montrant M. de Forlis.*

Non, c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert je le mene aux François,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper:
Puis de la table au bal où, déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'Aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire.
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert; j'entre et je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénetre à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle; il se trouble, il répond à demi,

Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
Et, dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes;
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après le sort l'en a puni.
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent financier, qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui sans mentir toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu; l'aventure est cruelle!
C'est un coup dont il est si fort humilié
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié.
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent.
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens vingt autels sont dressés:
Les sacrificateurs en ordre sont placés;
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.

Du dieu qui les reçoit les mains sont des abymes
Par qui dans un moment tout se voit englouti.
Un seul particulier dans une après-midi
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron, qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire
Où par un as fatal il se voit égorgé:
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cents louis joués sur sa parole;
Mais il cede en héros au revers qui l'immole:
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert en partant le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore!

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends il croit que je l'ignore.
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre;
Et, selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui...
Je ne me trompe pas, le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre, vous seriez gênés par ma présence.

SCENE II.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*
Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu...
(*appercevant M. de Forlis.*)
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
(*à M. de Forlis.*)
Déguisons... Vous venez pour me faire un reproche?

M. DE FORLIS.
Non, n'appréhende rien; le tems seroit mal pris:
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.
Comment donc?

M. DE FORLIS.
Devant moi cesse de te contraindre:
Je sais ton infortune; en vain tu prétends feindre.

LE BARON.
Qui vous a dit?...

M. DE FORLIS.
Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.
Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue:
C'est un tour inoui que le hasard me joue!

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus.
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!
Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourse;
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi...
(*tirant sa bourse et la lui présentant.*)
Tiens, en voilà huit cents; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! je suis pénétré...

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON, *prenant la bourse.*

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux.
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence:
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,

Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi;
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi :
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, et froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire.
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence,
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,

Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Sans quoi mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans.
Si tu veux près de lui me seconder à tems,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possedes l'art de le persuader.
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui dans trois quarts d'heure;
C'est le tems décisif: promets-moi...

LE BARON.

Que je meure
Si j'y manque, monsieur!

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier;
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre.
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre.
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli si tu tiens ta promesse.

(le Baron sort, et est rencontré par Céliante qui paroît.)

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frere auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi je le suis fort...
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

(il sort.)

CÉLIANTE, *seule.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE IV.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire :
Lucile, Lucile aime, et monsieur votre frere
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché sitôt que j'ai paru ;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment là lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien ; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent
On est moins empressée, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie:

L'amour est seul l'auteur de ce silence-là;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée.
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvemens:
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible;
Et j'ai sur ce mal-là le coup-d'œil infaillible.
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris quelques regards entre eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux:
C'est lui, mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas...
(*voyant paroître Lucile qui tient à la main la lettre du Marquis.*)
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas.
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens; rentre avec moi. Respectons son secret:
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.
(*elles rentrent dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE V.

LUCILE.

Enfin me voilà seule; et, bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.
(*elle lit.*)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation « plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus « malheureux que moi. Je vous vois à toute « heure, sans pouvoir m'expliquer. Je m'apper- « çois qu'on vous méprise, et qu'on vous croit « sans esprit et sans sentiment; vous qui pensez « si juste, dont le cœur tendre et délicat égale la « sensibilité du mien, et c'est tout dire. Vous êtes « à la veille d'en épouser un autre, et je n'ose me « plaindre. Je pourrois me consoler si votre ma- « riage ne faisoit que mon malheur; mais il va « combler le vôtre: je le sais, je le vois, et je ne « puis l'empêcher. C'est là ce qui rend mon déses-

« poir affreux! Sans une prompte réponse j'y
« vais succomber. »
Mon cœur est déchiré par un billet si tendre:
Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre;
Non, mon état n'est fait que pour être senti!...
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.
(*elle s'assied devant un bureau, et se met à écrire; puis un moment après elle interrompt son écriture.*)
Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.
(*elle se remet à écrire.*)

SCENE VI.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON, *sans voir d'abord Lucile.*
Je viens de m'acquitter; grace au ciel, je respire!...
(*appercevant Lucile qui continue à écrire sans le voir.*)
Mais que vois-je?... Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé...
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu! voyons un peu de son style, pour rire...

(*à Lucile.*)

Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne:
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne;
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier:
Ne me refusez point lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie
Et peins trop mal, monsieur... jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? vous avez tort; je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture,
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi :
Je sais l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites !
Donnez... Pour mettre fin aux façons que vous faites...
(*il lui prend la lettre des mains et la lit bas.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part, dans le fond du théâtre.*
J'apperçois le Baron et ma chere Forlis...
Mais il lit un billet... Ciel ! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *à Lucile, après avoir lu.*
Je doute si je veille, et je ne sais que dire...
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens.
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens...
Plus je la lis et plus cette lettre m'étonne !
Le sentiment y regne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh, quoi ! sous cet air ingénu

Vous me trompiez ainsi? Qui l'auroit jamais cru!
(*il relit la lettre tout haut.*)
« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est
« que pour vous seul que je voudrois en avoir. »
(*interrompant sa lecture.*)
Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet,
Et je vois, par malheur, que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes:
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes!
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon ame respire!

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien! il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON, *à Lucile.*

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur,
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON, *à part.*

Quelle joie! elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!...
(*à Lucile.*)
Ah! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?...

(*à part.*)

Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue;
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits, dont mon ame est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie!

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà. Ma joie est accomplie;
C'est ici le moment le plus doux de ma vie!
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime!
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même:
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit!

(*il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est « que pour vous seul que je voudrois en avoir; et « si je pouvois réussir à vous persuader que je suis « aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit « que le reste du monde me donnât le nom de « sotte et de stupide. L'abattement où m'a plongée

« la crainte d'être oubliée de vous a dû donner de
« moi cette idée ; et, depuis que je vous vois ici,
« votre présence me jette dans un trouble qui
« sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait
« tort à mon esprit; il m'ôte jusqu'à la liberté de
« m'exprimer, et je suis trop occupée à sentir pour
« avoir le loisir de penser. »

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON, *se jetant à ses pieds.*

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit; et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous; vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire...
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage, au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc! votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien...
(*montrant Lucile.*)
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En céla j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON, *au Marquis.*

Nous sommes tous contens comme je le desire...
(*à Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant embelli par vos yeux!
Vous seule me rendez son séjour agréable:
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable,
Et goûter sans mélange un destin bien plus doux.
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE, *au Baron.*

Pardon, si j'interromps, monsieur; mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse;
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

(*Lisette va à la porte de l'appartement chercher le laquais.*)

LE LAQUAIS, *au Baron.*

Monsieur, madame vient vous prendre,
Et sans tarder vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit; je vous suis.

(*le laquais sort.*)

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*
Vous allez donc partir?
LE BARON.
Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir.
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au pere:
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.
(*il sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *à Lucile.*
Il ne reviendra pas sitôt, mademoiselle;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort;
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort!
LUCILE.
Le soin qui les conduit sans doute est d'importance.

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves: je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon...
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmene...
Moi-même je descends pour en être certaine...
(*à part.*)
Ils s'aiment; je le vois, et je plains leur ennui:
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*elle s'en va*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin au gré du penchant qui m'entraîne
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne!
Que cet instant m'est doux! que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?...
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:
Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence!

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être!
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre!
Comme il sera le mien qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete ;
Vous avez à le dire une grace parfaite !

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE, *à part.*

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes,
Et je suis près de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur !
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même, de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous?

LE MARQUIS.

D'accord ; mais, pour vous plaire, il redevient aimable ;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable !

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien.

Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché qui, sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'hymen rendra sa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort par ce nœud je tremble d'être unie!
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere;
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je haïs,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre, et respectueux,
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux!
Vous possédez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque et le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire et ne veut qu'éblouir.
Vous seul savez aimer et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête.
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors et par son entretien

Le héros du grand monde, et vous êtes le mien !

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme, en même tems m'afflige !
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(*il lui baise la main.*)

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE, *au Marquis.*

Continuez, monsieur ; ne vous dérangez pas.

LUCILE, *à part.*

Ciel ! c'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme,
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme !
Il est entièrement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre, et, bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez si je trouble un entretien si doux ;
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin

Que de vos doux transports son œil soit le témoin!

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu... Malgré moi je vous quitte.
(*elle rentre chez elle.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.
(*voyant paroître M. de Forlis.*)
Monsieur de Forlis vient... un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.
(*elle s'en va.*)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue...
La Duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse. Il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse?

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole... Il fera bien de ne pas l'oublier!
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(*il sort.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS.

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même.
Je le puis par mon oncle. Il fera tout, il m'aime.
Son crédit est puissant; hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir
De ma secrete ardeur faisons-lui confidence.
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien... Mais je suis inquiete ;
Mon pere et le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement;
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler ! J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.

Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle...
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant !

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement...
C'est lui... le cœur me bat!

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah, ciel! c'est le Baron!

LISETTE.

La méprise est piquante !...
La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas!
(*elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Non, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la Duchesse;
(*montrant la Comtesse.*)
Je suis au désespoir!... La cruelle Comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la piece nouvelle elles m'ont entraîné.

Elles m'ont enfermé, malgré moi, dans leur loge;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse,
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'entends-je? il prend le ton d'un amant langoureux!

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis du transport qui l'entraîne!

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre pere va...

LUCILE, *troublée.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur!... Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier!

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite !

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous ?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie.
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout-à-fait :
L'un est vif, amusant ; l'autre sombre et distrait ;
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux !

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux !

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir, vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement,
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement?

LA COMTESSE, *au Baron.*

Je vois que la petite est fille à sentiment?
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe:
Elle n'a que seize ans; c'est l'âge d'être dupe;
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même, à quatorze ans j'ai donné dans le piege;
Moi, Baron, qui vous parle, oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier!

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là dessus,
Madame; et je m'en vais, de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien!

(*elle sort.*)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau;
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe au lieu d'épithalame:
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur; et les passans liront:
« Ci gît, dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
« Le Baron, enterré vis-à-vis de sa femme. »
(*elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON.

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé!
Mais, non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.

Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS, *avec ironie.*

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien, et de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-tems fatal a retenu mes pas:
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS, *avec humeur.*

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois....

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser;
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie
J'en remplis les devoirs, et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidele!
Le seul prix que je veux de mon attachement
Est de venir parler au ministre un moment;
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole:
Je ne puis l'obtenir; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, ah! quel soin glorieux!
A celui de juger une piece nouvelle!

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle!
J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siecle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus à l'avenir attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins montrez-vous moins sévere;
Prenez en sa faveur des entrailles de pere;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;

Et, pour vous en donner un garant plus certain,
(*tirant de sa poche le billet que Lucile a écrit pour le Marquis, et le présentant à M. de Forlis, qui le prend.*)
Lisez; voici, monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune
Vous feriez son malheur, comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu bas le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce;
Je m'en rapporterai, monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis qui plus est affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi ma fille m'est trop chere.
Ma bonté sait borner l'autorité de pere;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfans
Pour être leurs soutiens et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille?

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS, *à Lisette, dès qu'il la voit paroître.*
Lisette.

LISETTE.

Quoi, monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.
(*Lisette entre chez Lucile.*)

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi!

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele:
Je ne fais rien pour vous; je ne regarde qu'elle.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*
Je viens vous détromper sur le gouvernement:
Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée?

LE MARQUIS.

La place étoit promise, et non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre, en même tems, vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami; cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le sien m'a prévenu; voilà votre modele.

SCENE VIII.

M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

L'hymen est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me sera moins contraire.

SCENE IX.

M. DE FORLIS, LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, approche-toi, viens. C'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le Baron a su toucher ton ame.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux.
Prononce: je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable !

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur ?

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé !

LE BARON, *voyant que Lucile garde le silence.*

Que vois-je ? vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance.
Eh ! quoi donc? cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet, si cher à mon ardeur.
Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur !

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante !

LA COMTESSE.

Donnez-moi ; de la voir je suis impatiente.
(*le Baron lui donne la lettre, et elle la lit bas.*)

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet aveu sincere
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé; vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment.
(*elle lit haut.*)
« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être
« oubliée de vous a dû donner de moi cette idée. »
(*interrompant sa lecture.*)
« Oubliée! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

J'ai donné lieu! Tenez, répondez à ceci.

(*elle lit.*)

« Depuis que je vous vois ici, votre présence me
« jette dans un trouble qui sert à la confirmer. »

(*interrompant sa lecture.*)

Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher.

LE BARON, *au Marquis*

Le Marquis sait lui-même...

LA COMTESSE, *examinant le Marquis.*

Qu'il parle donc?... Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon.

La petite convient qu'il sait tout le mystére;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire :
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné...
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE, *montrant la Comtesse.*

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui... Vous me l'avez surprise.

LE BARON, *à part.*

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité!

LA COMTESSE, *au Baron.*

Vous n'êtes point aimé!... Mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable et digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere...
(*il montre le Marquis.*)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE, *au Baron.*

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place.
Votre hymen est rompu... quelle heureuse disgrace!

M. DE FORLIS, *au Marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel; tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir...
(*au Baron.*)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
(*montrant la Comtesse.*)
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame
Entendre concerto, sonates, opera,
Et les Vacarminis, autant qu'il vous plaira.

(*il sort avec le Marquis et Lucile, et Lisette rentre chez Céliante.*)

SCENE X.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils ; venez, suivez mes traces ;
Fuyez votre maison et reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant ;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant !

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

EXAMEN

DES DEHORS TROMPEURS.

Dans les caracteres qui reposent sur des vices ou des passions, un auteur dramatique ne risque rien à beaucoup approfondir; jamais son génie ne lui fournira de traits qui surpassent la nature : l'Avare, dans la comédie de ce nom, n'exagere pas lorsqu'après avoir examiné les deux mains de celui qu'il prend pour un voleur, il s'écrie, *et l'autre?* De même, dans le Tartuffe, Moliere n'a pas épuisé toutes les combinaisons sous lesquelles on peut présenter l'hypocrisie, la crédulité, et l'ingratitude. Mais dans les caracteres qui ne reposent que sur des goûts frivoles, et dont les ridicules ne peuvent être sentis que par ceux qui ont une grande habitude du monde, un auteur est presque toujours obligé d'exagérer pour se mettre à la portée de la plus grande partie des spectateurs. Certainement il est fort ordinaire de rencontrer des gens qui négligent les devoirs les plus essentiels de l'amitié, qui sacrifient leurs propres intérêts à des futilités brillantes; mais nous croyons qu'on ne trouveroit point d'exemple d'un homme qualifié brusquant le pere de sa maîtresse pour aller entendre un concerto de violon, et lui faisant manquer un gouvernement pour

se trouver à la représentation d'une piece nouvelle. Notre observation n'a pas pour but de blâmer Boissy d'avoir donné des motifs aussi légers à la conduite de son principal personnage; nous sommes persuadés au contraire qu'il ne pouvoit faire autrement pour mettre les défauts du Baron en évidence pour tout le monde. C'est un inconvénient attaché au développement de ces caracteres qui ne présentent que des superficies; et l'on doit admirer les ressources d'un auteur qui, avec aussi peu de fonds, a établi une intrigue fort bien liée dans toutes ses parties, et fait une comédie en cinq actes digne de l'estime des connoisseurs.

D'excellens critiques ont prétendu que cette piece ne répondoit pas à son titre, parcequ'en montrant le Baron dans l'intérieur de sa maison, elle ne laissoit voir que l'homme maussade, et point du tout l'homme aimable, l'homme du jour en réputation : nous pensons que ces observations sont peu fondées. Dès les premieres scenes l'auteur a bien établi le caractere de son principal personnage, en donnant une idée positive de ses goûts, de son humeur, et des sacrifices qu'il est toujours prêt à faire au desir d'être distingué dans le monde : l'engouement dont il se prend pour le Marquis, cette amitié qu'il lui jure positivement parcequ'il est pour lui une connoissance nouvelle, les conseils qu'il donne à ce jeune homme, sa liaison intime avec la Comtesse pour laquelle il n'a aucun attachement quoiqu'il cede toujours à ses volontés, la maniere aimable dont il termine la querelle que cette femme extravagante fait à la raison; tout

cela constitue très bien le caractere de l'homme du jour, et se passe sous les yeux des spectateurs : ainsi on ne peut pas dire que rien dans la piece ne réponde au titre du principal personnage, quoiqu'il soit certain qu'il paroisse plus souvent maussade que séduisant ; mais cette combinaison entroit dans le plan de l'auteur, et elle est trop heureuse pour qu'on puisse l'en blâmer.

Le trop haut prix qu'on attache à l'opinion des sociétés dont le plaisir est l'unique affaire, annonce toujours une ame vuide, un esprit facile à se prévenir ; il est donc naturel que le Baron, malgré ses succès dans le monde, se trompe sur le caractere des gens qui l'entourent, et particulièrement sur celui de Lucile. Pensant trop avantageusement de lui-même pour soupçonner qu'une jeune personne qui sort du couvent puisse ne pas s'enthousiasmer de l'espoir de lui appartenir, il ne lui vient pas dans l'idée qu'elle soit capable de le juger, ou qu'elle ait déja engagé ses affections ; et il met de bonne foi sur le compte de la bêtise le silence qu'elle garde avec lui. Cette combinaison est juste, et c'est pour cela qu'il en résulte des effets d'un excellent comique ; car l'aveuglement du Baron est si bien motivé qu'il devient dupe sans être ridicule : il se trompe beaucoup plus lui-même qu'il n'est trompé par sa maîtresse et son ami ; ce qui conserve à Lucile toute la décence et l'ingénuité qui conviennent à son âge et à sa position.

Jusqu'à présent aucun critique n'a remarqué avec quel art Boissy a placé cette jeune personne dans la

maison du Baron, dont le caractere n'auroit pas été assez développé s'il ne s'étoit montré que contre sa sœur et ses domestiques : pour bien connoître un homme du monde, il faut le voir dans l'intérieur de son ménage. Si le Baron avoit été marié, l'auteur n'auroit pu offrir qu'une femme malheureuse sans retour, ce qui est bien triste, ou une coquette trompant un maître impérieux, ce qui n'est pas très moral. Lucile tient ici la place de l'épouse; elle est engagée au Baron, mise sous la tutele de sa sœur; il est autorisé à regarder cette jeune personne comme sa femme, et il la traite d'avance avec autant de rudesse et de mépris que s'il n'avoit plus rien à en espérer: alors son caractere est déployé entièrement. Cependant, comme Lucile est libre encore, que son malheur n'est point sans remede, les torts qu'il a envers elle n'affligent point; au contraire il en résulte des effets comiques, et un intérêt qui met les spectateurs de moitié dans les moyens qu'elle emploie pour se soustraire à une tyrannie insupportable. Lorsque le Baron tient le billet qu'elle a écrit, qu'il est forcé de lui reconnoître de la sensibilité et de l'esprit, qu'il se prend de grande passion pour elle, soit que réellement il puisse éprouver un véritable amour, soit que sa vanité se trouve satisfaite de l'honneur qu'une femme accomplie lui fera dans le monde, on applaudit à la vengeance qu'obtiendra Lucile de cet homme qui l'a méprisée, qui, toujours dupe par excès d'amour-propre, sans être jamais avili, mérite enfin d'être puni de sa vanité : il s'est arrogé l'empire d'un époux, il est

trompé, mais sans que la décence soit blessée. Nous croyons qu'on n'a point assez admiré la sagesse de cette combinaison d'où naît un dénouement qui ne laisse rien à desirer. En général la conduite de cette piece est bien soutenue, et les détails en sont agréables : la scene où le Baron engage le Marquis à tromper son ami, à lui enlever sa maîtresse sans pitié, sans scrupule, est une des plus piquantes qu'il y aît au théâtre.

Le caractere de M. de Forlis fait un contraste heureux avec celui de l'homme du jour; c'est un véritable ami opposé à un homme cruellement léger : mais il est difficile de concevoir comment une liaison intime a pu se former entre deux êtres si différens, et durer dix années. Il faut passer cette supposition à l'auteur parcequ'il en avoit besoin, et parcequ'à la rigueur cela est possible : d'ailleurs tout ce qui précede l'instant où l'action commence occupe peu le spectateur; il suffit que Boissy ait bien ménagé les causes de rupture entre M. de Forlis et le gendre qu'il avoit choisi. Le rôle de la Comtesse est tout ce qu'il devoit être pour ce qu'elle fait dans la piece; son étourderie amuse positivement parcequ'elle ne tient à rien; et cependant elle décide l'explication au dénouement, parcequ'elle est la seule assez désintéressée pour ne pas craindre de parler : d'un coup-d'œil elle apperçoit l'intelligence qui regne entre les jeunes gens, et s'empresse de la proclamer; elle devine à qui est adressée la lettre de Lucile, et le nomme en se réjouissant de bonne foi de ce qui désespere son ami : tout cela est

fort bien conçu. Le rôle de la sœur est sacrifié; mais c'eût été manquer le but que de le rendre plus saillant: pour la soubrette, elle a de la vivacité; quoiqu'elle agisse peu, elle sert très bien à montrer la haine que l'homme du jour inspire à ses domestiques.

Dans cette comédie, à laquelle on ne peut guere reprocher que de la négligence dans le style, et la légèreté invraisemblable du Baron qui ne demande seulement pas au Marquis le nom de celle qu'il aime, on a remarqué que l'unité de tems est violée: non qu'à la rigueur les évènemens qui se passent ne puissent avoir lieu dans l'intervalle de vingt-quatre heures; mais l'auteur lui-même a pris soin de marquer les tems: dîner, concert, partie de jeu, spectacle, rendez-vous chez le ministre; il devient impossible de concilier ces incidens avec les heures qui s'écoulent pendant que la piece marche: heureusement ces invraisemblances sont dans les récits, et non dans l'action principale; de sorte qu'on ne s'en apperçoit que par réflexion.

Nous avons suffisamment caractérisé les défauts et les agrémens du style de Boissy dans la Notice sur sa vie, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'entrer dans plus de détails: cependant nous devons remarquer qu'on trouve dans cette piece des tableaux de mœurs dignes de la haute comédie, et parmi lesquels les amateurs ont toujours distingué celui-ci, renfermé dans la réponse que le Baron fait à M. de Forlis, qui s'étonne du prix qu'on attache à des sociétés frivoles:

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.

Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très sage:
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait par l'agréable arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections.
Au sein des jeux rians on perce les mysteres;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires:
Le succès en dépend; tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

Le succès de cette comédie ne s'est jamais démenti: on la donne souvent; et comme elle est toujours jouée avec soin, elle est toujours bien accueillie des spectateurs, qui trop souvent jugent du mérite des ouvrages dramatiques par la réputation des acteurs qui se chargent des premiers rôles; ici du moins il n'y a point lieu à erreur.

FIN DE L'EXAMEN DES DEHORS TROMPEURS.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE GRESSET,

Représentée pour la premiere fois
le 27 avril 1745

NOTICE

SUR GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens en 1709. Sa famille, originaire d'Angleterre, s'étoit naturalisée en France depuis un siecle, et par les alliances qu'elle avoit faites occupoit alors un rang distingué dans la bonne bourgeoisie de la province. Le pere de Gresset eut des places plus honorables qu'utiles; ainsi, quoiqu'il travaillât beaucoup, il ne pouvoit promettre à trois enfans qu'il avoit qu'une fortune médiocre.

Le jeune Gresset fut placé chez les jésuites d'Amiens; il s'y distingua par les plus heureuses dispositions; et la société, toujours jalouse de s'attacher les éleves dans lesquels elle croyoit reconnoître de grands talens, ne négligea rien pour inspirer à Gresset le goût de l'état monastique. Il étoit difficile qu'il résistât aux séductions dont on l'entouroit; sa famille concouroit

aussi à lui faire prendre ce parti; entraîné par tant de motifs, se flattant d'ailleurs que, dans la retraite, il pourroit se livrer tout entier à la culture des lettres qui faisoient sa plus douce jouissance, Gresset prit à seize ans l'habit de novice: les jésuites, voulant perfectionner son éducation, l'envoyerent ensuite à Paris pour achever ses études au college de Louis-le-Grand.

A peine arrivé dans la capitale, Gresset se livra au goût irrésistible qui l'entraînoit vers la poésie. Pendant huit ans il s'exerça à cet art difficile sans montrer aucun de ses essais; il les jugeoit plus sévèrement peut-être que ne l'auroit fait le public; mais, enthousiaste des grands modeles, sentant l'extrême difficulté de les imiter, il ne vouloit rien publier avant d'être sûr qu'il étoit au moins digne de marcher sur leurs traces. Cette réserve, si rare dans les jeunes poëtes, contribua à former le talent de Gresset; et lorsqu'on vit ses premiers ouvrages, on attribua à des dispositions prématurées ce qui étoit dû à de longues études et à de grands travaux. Le petit nombre de ses poésies prouve combien il étoit difficile sur ses productions; c'est à cette sévé-



rité qu'il a dû l'avantage de devenir auteur classique. La réputation méritée de ses principaux ouvrages nous portera à nous étendre sur la partie littéraire de cette notice.

Ce fut par Vert-Vert que Gresset débuta dans la carriere poétique; il avoit alors vingt-quatre ans. J. B. Rousseau, à qui ce poëme fut communiqué, témoigna hautement son étonnement et son admiration : jamais début d'un jeune homme n'avoit été si heureux, et n'avoit donné de si grandes espérances. Gresset, nourri dans la solitude d'un college, déployoit dans cet ouvrage tout ce qu'une connoissance parfaite du monde peut donner de grace et de légèreté; à la facilité aimable de Chapelle et de Chaulieu se trouvoit unie la correction trop rare dans ces deux poëtes. Rousseau parloit ainsi de cet essai, qu'il regardoit avec raison comme un ouvrage achevé: « J'ai lu le poëme que vous m'avez envoyé; je « vous avouerai sans flatterie que je n'ai jamais « vu de production qui m'ait autant surpris que « celle-là. Sans sortir du style familier que l'au- « teur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a

«de plus éclatant, et tout ce qu'une connois-«sance consommée du monde pourroit fournir «à un homme qui y auroit passé toute sa vie... «Je ne saurois trop vous remercier de la peine «que vous avez prise de me copier vous-même «une piece si excellente; quelque longue qu'elle «soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie «lue deux fois: il me tarde déja de pouvoir la «joindre à celle que vous me promettez de la «même main. Je ne sais si tous mes confreres et «moi ne ferions pas mieux de renoncer au mé-«tier, que de le continuer après l'apparition d'un «phénomene aussi surprenant que celui que «vous venez de me faire observer, qui nous ef-«face tous dès sa naissance, et sur lequel nous «n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que «nous serions trop heureux de ne pas avoir.»

Le suffrage d'un homme qui, élevé à l'école de Boileau, avoit la sévérité de ce grand critique, dut donner à Gresset la plus haute idée d'un ouvrage qu'il n'avoit d'abord regardé que comme un badinage de société. Quand le poëme parut, le pronostic de Rousseau se réalisa: il fit les dé-

lices de toutes les classes de lecteurs; la facilité et la grace de la diction, la nouveauté du sujet, la peinture de l'intérieur d'un couvent, peinture aussi chaste que fidele, la malice de quelques détails qui ne passe jamais les bornes de cette douce gaieté que l'on peut se permettre dans les poésies légeres; enfin la réunion presque sans exemple de la finesse, de l'élégance, et de la naïveté, assura le succès de cet ouvrage, et le plaça au rang du petit nombre de poëmes françois dont la réputation durera autant que la langue. Gresset, qui connoissoit bien le goût d'un siecle où l'on commençoit à être fatigué de vers, et où un long poëme auroit pu difficilement être accueilli par des lecteurs blasés, jugea très bien qu'il ne devoit pas trop s'étendre sur les aventures de Vert-Vert : il se borna à quatre chants très courts; mais dans cet espace si resserré il réunit tous les traits piquans et comiques que son sujet lui présentoit: marchant rapidement au but, et ne s'arrêtant pas sur des détails inutiles, il ne laisse pas au lecteur le tems de respirer; la rapidité avec laquelle on dévore pour la premiere

fois ce petit poëme prouve que rien n'y est froid et languissant; le plaisir que l'on trouve à le relire et à se rendre compte de ses beautés prouve que le poëte n'a laissé incomplets aucun des détails. Gresset, dès le commencement de son ouvrage, parle de la prévention que l'on avoit alors contre les grands poëmes;

Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur du sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.

Il étoit impossible de remplir mieux la condition difficile que l'auteur s'imposoit; il ne prend réellement que la fleur du sujet; tout ce qui n'est point action ou détail de caractere et de mœurs est écarté avec soin de son ouvrage.

L'abbé Desfontaines fut le premier qui refusa à Vert-Vert le titre de poëme; il prétendoit que cette production n'étoit qu'un conte très agréable. Ce jugement un peu sévere ne fut pas adopté d'abord; mais lorsque M. de Voltaire se déclara contre Gresset, toute son école suivit l'opinion

du maître. La retraite de l'auteur de Vert-Vert, sa conversion qui ne se démentit pas pendant les vingt dernieres années de sa vie, exciterent contre lui les prétendus philosophes du dix-huitieme siecle; ils parvinrent à faire croire pendant quelque tems que ce poëte n'avoit eu qu'un talent médiocre.

Lorsque l'abbé Millot remplaça Gresset à l'académie françoise, il tomba dans un excès opposé: trop enthousiasmé des talens de son prédécesseur, il s'avisa de comparer Vert-Vert au Lutrin, et prétendit que Gresset devoit sortir vainqueur de cette lutte. Ce parallele excita justement les murmures des connoisseurs: dans le Lutrin tous les ressorts du poëme épique sont employés; on y admire un merveilleux parfaitement adapté au sujet, et les caracteres sont tracés avec une vérité inimitable. Dans Vert-Vert, le récit est parfaitement combiné, les aventures du héros sont bien amenées; l'ensemble est excellent; mais on n'y trouve pas cette richesse de poésie et d'invention qui distingue éminemment le Lutrin.

L'opinion la plus raisonnable que l'on puisse

adopter sur Vert-Vert se trouve entre ces deux jugemens si opposés. Sans le comparer au Lutrin, on peut le placer au premier rang des poëmes dont le sujet trop léger interdit l'emploi des grands ressorts de l'épopée, mais qui, par leur étendue et par leurs développemens, méritent d'être mis au-dessus des contes. Vert-Vert est très supérieur à la Boucle de cheveux, de Pope, que les amateurs de la poésie angloise ont souvent comparée au Lutrin.

La Chartreuse suivit de près Vert-Vert: sous le titre modeste d'épître, cet ouvrage est un petit poëme que l'on peut regarder comme l'un des plus agréables qui ait été fait dans notre langue. Gresset avoit passé les vacances dans une campagne charmante, et dans la société d'une femme aimable. Rappelé à Paris au commencement de l'hiver par les devoirs de son état, il revient habiter le triste pays latin; une cellule resserrée et obscure du college Louis-le-Grand est le seul asyle du jeune jésuite: quelle différence entre ce réduit sombre et la maison champêtre que le poëte vient de quitter! Ce contraste continuel est la principale source des beautés

que l'on admire dans la Chartreuse : cependant, même sous une plume aussi agréable que la sienne, ce sujet auroit pu paroître rebattu ; tous les poëtes ont fait de semblables rapprochemens, et les descriptions qui en résultent ne peuvent manquer d'être un peu usées. Ce qui donne un charme particulier au poëme de Gresset, c'est la facilité la plus aimable, c'est l'abondance la plus fleurie et la plus naturelle, c'est enfin la philosophie la plus douce et la plus riante. A la description que le poëte fait de sa Chartreuse, on pourroit croire que celui qui habite cette retraite est très malheureux ; mais la solitude, les désagrémens d'un logement incommode peuvent-ils donner quelques chagrins quand on a un aussi bon esprit et une imagination aussi féconde que Gresset ? Entouré de quelques livres favoris, ne craignant pas les importuns, satisfait de ce qu'il possède, il se félicite de n'être pas dans le monde où il apperçoit beaucoup plus de gêne et d'ennui que de véritables plaisirs : cette idée dont il paroît pénétré lui fournit des peintures de mœurs pleines de force et de vérité. La personne à laquelle il écrit l'a engagé à quitter

sa paisible retraite pour développer ses talens sur un plus grand théâtre ; voici comment il lui répond :

Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs du sentiment?
. . . .
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane,

Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Sapper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux et la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Il y a beaucoup d'énumérations dans ce morceau que nous avons très abrégé. Gresset est le poëte qui a le mieux réussi dans ces sortes de figures: mais il seroit dangereux de l'imiter; si l'on n'avoit pas son talent, on courroit le risque d'avoir un style uniforme et vague; lui seul a pu animer et varier ce retour des mêmes formes oratoires, et donner aux longues phrases poëtiques le nombre et l'harmonie, sans lesquels elles fati-

gueroient. On a pu trouver de l'exagération dans la peinture que fait Gresset de tous les états; mais il faut se rappeler que c'est un jeune homme, un solitaire qui n'a qu'une légere idée du monde et qui n'en a remarqué que les travers. D'ailleurs on ne seroit pas poëte si l'on n'exageroit pas un peu : les tableaux poétiques ont besoin de couleurs fortes et tranchantes; sans elles ils paroîtroient froids et dépourvus de vivacité. On a sans doute observé que le jeune jésuite avoit fort bien remarqué le danger des nouvelles opinions prétendues philosophiques; il s'éleve contre elles avec une énergie qui le fait sortir un moment de son caractere doux et enjoué.

Gresset termine son poëme par des vœux pour retourner dans cette campagne où il a été si heureux. Il propose un petit code de lois destiné à la société choisie à laquelle il veut se réunir. Si de telles lois pouvoient s'exécuter elles feroient sans doute le bonheur des hommes qui tendent constamment à ce but par des moyens si différens: l'amitié, que le poëte appelle une divinité commode, fondera ce nouvel état; on ne se disputera que sur des matieres peu impor-

tantes, et l'enjouement jugera les causes: la vertu, conservant sa pureté, y perdra toute apparence de pruderie; la raison sera aimable, et l'on bannira sur-tout la morgue et le pédantisme des savans et des beaux esprits.

Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais sous le nom de badinage
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids savans.

On doit trembler pour cette société idéale quand on voit que le vaudeville fera partie de ses amusemens: après s'être exercé sur les absens, ce genre malin n'attaquera-t-il pas les membres du petit état? et la réunion ne se dissoudra-t-elle

pas bientôt? c'est ce que Gresset n'avoit pas besoin de prévoir. La poésie, comme on le sait, aime à voyager dans le pays des chimeres; c'est là qu'elle trouve matiere à ses conceptions les plus brillantes : on ne doit donc pas exiger d'elle cette justesse de raison qui lui feroit perdre une partie de ses charmes. Le poëte du reste sent très bien que sa société pour être agréable ne doit pas être nombreuse; il exclut avec soin les importuns qui viendroient en troubler les plaisirs:

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
Des philosophiques loisirs,

Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

Le poëme des Ombres est une suite de la Chartreuse. La personne à laquelle le poëte venoit d'adresser ce dernier ouvrage vouloit avoir une idée plus complete du pays latin: Gresset, qui avoit alors à se plaindre de quelques censeurs de Vert-Vert, saisit cette occasion pour en tirer une vengeance qui ne passe cependant pas les bornes du badinage: il compare le college des jésuites au Tartare; le portier rappelle assez bien Cerbere, il joint à la cruauté de ce gardien impitoyable l'avarice de Caron; les punitions qu'on inflige aux écoliers fournissent une allusion aux fouets de Tisiphone; et la sévérité des professeurs ne peut être comparée qu'à celle de Rhadamante. On voit, par la nature de ces rapprochemens et par l'exagération qu'affecte le poëte, que cette petite diatribe est entierement dépourvue de méchanceté. Si Gresset eut parlé sérieusement rien n'auroit pu excuser son ingratitude envers des maîtres auxquels il devoit une partie de son éducation.

Lorsqu'il arrive à la défense de Vert-Vert il s'exprime avec une grace et un enjouement qui n'appartenoient qu'à lui. Ce poëme fut répandu parmi les gens de lettres long-tems avant d'être imprimé ; il couroit dans les sociétés en manuscrit : c'étoit ainsi que Rousseau en avoit d'abord eu connoissance. Il paroît qu'un jeune abbé le fit imprimer à son profit, et qu'ainsi la premiere édition ne fut pas donnée par l'auteur. Cette anecdote est consignée dans les vers suivans :

Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.

Les visitandines avoient cru devoir s'élever contre Vert-Vert. Ce badinage dont aucun résultat ne pouvoit les blesser, leur avoit paru dangereux parceque quelques uns de leurs défauts, tels que l'engouement, la curiosité, les caquets, et la frian-

dise, y étoient relevés avec beaucoup de grace: elles n'avoient point su gré au poëte d'avoir supprimé un chant intitulé *L'ouvroir*, dans lequel il peignoit leurs occupations, et dont il craignit avec raison que les traits un peu piquans ne jetassent du ridicule sur un état respectable. Les vieilles religieuses étoient les plus acharnées contre Gresset; les jeunes avoient beaucoup plus d'indulgence. C'est ce que le poëte exprime en supposant que Vert-Vert se défendra lui-même:

Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera:
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défendeur paroîtra;
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-tems;
Et dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dents.
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Vert-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.

A plaider contre le Printems,
L'Hiver doit perdre avec dépens.

Ce dernier trait est charmant; il a été imité par M. de Voltaire.

Dans l'Epître à sa Muse Gresset donne une idée très juste de son caractere. Il n'étoit point épris de la vaine gloire qui fait tant de poëtes médiocres et malheureux; il cherchoit et il trouvoit une agréable distraction dans ses compositions faciles: plus jaloux des suffrages de ses amis que de ceux du public, il auroit voulu concentrer ses succès dans sa société intime. Le rôle de poëte et d'homme de lettres l'embarrassoit; dans le monde il cherchoit à le faire oublier par beaucoup de modestie et beaucoup d'indulgence. Il trouvoit fort ridicule qu'un homme fît pour ainsi dire son état de la poésie; la culture des lettres lui paroissoit un délassement, et non une occupation qui dût être unique et sérieuse. C'étoit aussi l'opinion de J. B. Rousseau qui s'exprime ainsi dans la préface de ses œuvres completes: « Je me « contenterai de dire un mot sur ce qui regarde « l'exercice de la poésie, plutôt comme une res- « source innocente contre l'ennui et la solitude

« que comme un métier et une occupation suivie: « en effet tous mes amis savent que loin d'être « tyrannisé par la passion des vers, j'ai souvent « passé des années entieres sans songer à faire « un seul vers, et eux-mêmes m'en ont fait plu- « sieurs fois la guerre ». Gresset portoit peut-être plus loin que Rousseau cette crainte de tomber dans une abondance stérile qui dégrade la poésie, et énerve le talent. D'ailleurs, ayant réfléchi au sort de tous les hommes qui se sont distingués dans la carriere des lettres, il voit que les persécutions et l'injustice de leurs contemporains ont toujours empoisonné leurs jouissances:

> Je lis les noms des poëtes fameux;
> Où sont les noms des poëtes heureux?

Bientôt il fait l'application de cette idée si vraie à J. B. Rousseau que la calomnie avoit fait condamner au bannissement; et, comme un éleve reconnoissant, il lui paie le tribut d'un tendre souvenir:

> Non, n'ouvrons pas d'étrangeres archives;
> Notre Hélicon, trop long-tems désolé,

Ne voit-il pas ses Graces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.

Gresset voyoit avec peine que tous les badinages poétiques qui lui échappoient étoient aussitôt livrés au public; ses amis ne se faisoient aucun scrupule de les répandre, et croyoient par-là procurer au poëte de grandes jouissances. Les vers suivans expriment l'embarras d'un homme modeste qui se trouve pour ainsi dire poëte malgré lui :

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystere,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt au prix de sa tranquillité
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractere,

Toute son ame aux yeux de l'amitié;
L'amitié même, indiscrete et légere,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Ces derniers vers rappellent ceux d'une dame à qui l'on avoit surpris une épître pleine d'élégance et de sensibilité : ce petit ouvrage fut imprimé malgré elle; elle y comparoit ses vers

à des fleurs que sa main
Offrit à l'amitié pour mourir dans son sein.

Cette comparaison est délicate et juste; le reste de l'épître étoit à peu de chose près digne du trait que nous venons de citer.

On trouve dans l'Epître au P. Bougeant les mêmes sentimens que dans celles dont nous venons de donner une idée. Plus que tous les ouvrages de Gresset celui-ci fait connoître son

12.

étonnante facilité. Les périodes poétiques y sont prodiguées, et l'on ne s'apperçoit pas de leur longueur; leurs combinaisons sont extrêmement variées, et l'on n'y voit rien de lent, ni de monotone. Ce genre, que personne n'a porté plus loin que Gresset, a égaré presque tous ses imitateurs: ils ont mis des mots sonores à la place des pensées; et leur harmonie recherchée a plutôt fatigué les lecteurs qu'elle ne leur a fait oublier le vuide des idées et l'abus des mots, principaux défauts de ces copistes serviles. Nous croyons donc devoir le répéter; sous ce rapport Gresset peut être considéré comme un maître, mais il ne doit pas être pris pour modele.

Il paroît que Gresset avoit réalisé en partie le projet formé dans sa Chartreuse: il vivoit à la campagne, dans une société aimable; son épître se ressent de la sécurité d'ame dont il avoit le bonheur de jouir. Il aimoit la campagne, non pas comme ces poëtes descriptifs qui, suivant l'expression de Gresset, *ne vous feroient pas grace d'une laitue,* mais en homme qui sait en apprécier les charmes et les douceurs. Il se livre

à une espece d'enthousiasme à la vue des prodiges de la végétation :

Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secretes
Aux plus doux accords destinés !
Ma muse, par vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scene des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.

Le succès de tous ces ouvrages détermina Gresset à quitter les jésuites. Il n'avoit aucune vocation pour l'état religieux, que la nécessité seule lui avoit fait embrasser. Quand ses talens lui eurent procuré des connoissances utiles et des espérances fondées, il ne balança plus à rentrer dans le monde : mais il n'eut pas, comme tant d'autres, l'ingratitude de dénigrer l'asyle où il avoit été reçu et élevé. Ses adieux portent le caractere de la plus vive reconnoissance:

Mon ami, t'avouerai-je un tendre sentiment

Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et, si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux.
. . . .
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis;
Trop estimés enfin pour n'être point haïs.
Que d'autres, s'exhalant dans leur haine insensée
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant à les rendre odieux;
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

Après nous être efforcés de faire sentir le caractere du talent de Gresset pour les pieces légeres, nous ne le considérerons plus que comme poëte dramatique. Nous ne parlerons pas de son

Discours sur l'harmonie, déclamation ampoulée dans laquelle il soutient une these fausse; nous ne nous étendrons pas sur ses odes: quoiqu'il eût beaucoup étudié le mécanisme de celles de Rousseau, il ne put jamais approcher, même de loin, de ce grand modele. On doit cependant distinguer l'ode sur la mort d'une jeune religieuse, piece qui devroit plutôt porter le nom d'élégie. Sa traduction des Bucoliques de Virgile n'est guere plus estimée; c'est une foible imitation qui ne soutient sous aucun rapport le parallele avec l'original.

Il y avoit dix ans que Gresset avoit débuté dans les lettres, lorsque ses succès le déterminerent à travailler pour le théâtre. Possédant à un degré supérieur le talent des vers, ayant eu le tems d'étudier l'art dramatique depuis que, sorti de sa retraite, il avoit pu suivre les spectacles, il crut qu'un succès dans ce genre consommeroit sa réputation. Une époque célebre dans l'histoire d'Angleterre lui fournit un sujet de tragédie; mais il dut bientôt reconnoître qu'il s'étoit trompé sur le genre de talent qu'il avoit pour le théâtre: son esprit vif et malin pouvoit

s'exercer avec beaucoup plus de succès sur des peintures comiques que sur ces tableaux sombres et terribles qui doivent composer la tragédie.

Edouard III aime la fille de son premier ministre, et sa passion l'égare jusqu'à le porter à lui offrir sa main. Eugénie, tendre et vertueuse, résiste à l'amour du prince; et, soutenue par la noble fermeté de son pere, qui préfere le bien de l'état à l'agrandissement de sa famille, elle ne dément pas le sang dont elle est née. Par une combinaison tout-à-fait invraisemblable il existe à la cour d'Edouard une Alzonde, reine d'Ecosse, qui, sous le nom d'Aglaé, conspire contre lui. Elle est cependant amoureuse du prince; et la jalousie que lui inspire Eugénie la détermine à la perdre ainsi que l'ingrat dont elle n'a pu se faire aimer. Ce personnage, qui est une foible copie de l'Eriphile d'Iphigénie, intrigue à la cour d'Edouard, et ses tentatives pour exécuter ses noirs projets composent tous les ressorts de la piece. L'extrême crédulité du roi qui, presque sans motif, se laisse prévenir contre son plus fidele sujet, l'uniformité de la situation d'Eugénie, les froids emportemens d'Alzonde rendent

cette piece peu théâtrale et peu intéressante. Quelques scenes sont bien écrites ; mais il n'en est aucune qui offre ces grands développemens de passions qui sont l'ame de la tragédie.

Le rôle de Vorcestre est plein de noblesse et de fermeté ; il présente quelquefois de très beaux détails de poésie. On dit à ce ministre qu'il est heureux :

Heureux ! que dites-vous ? Apparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaine ?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau ! tont prévoir, tout conduire ;
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du sort et des évènemens,
Des miseres du peuple, et des brigues des grands ;
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je snis lié ;
Sort toujours déplorable et toujours envié !
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :
Maître et juge de tout, de tout on est esclave ;
Et régir des mortels le destin inconstant
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs misérables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes ;

Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs et de l'humanité.

Ce même Vorcestre est arrêté; ses ennemis vont le faire périr ignominieusement. Un de ses amis lui offre les moyens de se donner la mort; le ministre répond :

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche;
Savoir souffrir la vie et voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, et ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime;
Souvent il est foiblesse, et toujours il est crime:
La vie est un dépôt confié par le ciel;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.

Cette dissertation sur le suicide est peu théâtrale; mais elle offre des vers brillans et bien pensés.

Quoique cette piece eût obtenu quelque succès dans sa nouveauté, Gresset sentit bien qu'elle ne resteroit pas au répertoire. Les suffrages qu'avoit obtenus La Chaussée l'engagerent à s'essayer dans un genre plus facile que la tragédie et la

comédie, et dans lequel on réussit facilement, si, avec le talent du style, on traite un sujet intéressant. Sidney fut le résultat de cette résolution ; et l'on y remarqua des beautés qui donnerent un espoir justifié bientôt par la célebre comédie du Méchant.

La mélancolie raisonneuse d'un Anglois ne pouvoit guere fournir le sujet d'une comédie. Gresset qui, dans sa tragédie d'Edouard, avoit introduit une discussion sur le suicide, que sa nouveauté avoit fait réussir, crut qu'il obtiendroit un plus grand succès en reproduisant les mêmes idées dans une piece dont les applications seroient plus directes. Prenant toujours en Angleterre ses principaux personnages, il suppose que Sidney, fatigué de jouissances, désabusé de toute illusion, ayant à se reprocher des torts graves envers une femme estimable, s'est retiré à la campagne pour y exécuter sans obstacle le projet de se tuer. Son valet-de-chambre, né et élevé en France, ne partage pas du tout la mélancolie de son maître ; il regrette le séjour de Londres ; il voudroit y retourner ; mais son attachement pour Sidney le retient : il épie tou-

tes ses actions, et trouve fort à propos le moyen de faire échouer ses sinistres projets. Un ami de Sidney vient le consoler dans sa solitude; mais ses raisonnemens ne produisent aucun effet; il est réservé à Rosalie, la femme dont il a trahi l'amour, de le calmer et de lui faire aimer une vie qu'il doit désormais lui consacrer. On voit combien cette fable est triste et peu dramatique. Il est impossible, dans le court espace d'une scene de comédie, de discuter la question du suicide; ainsi les raisonnemens d'Hamilton n'ont presque aucune profondeur, et offrent peu de solidité. Rosalie, qui n'arrive qu'à la fin du second acte, est aussi mélancolique que son amant; elle n'a point ce charme doux et tendre, si puissant sur les hommes livrés à de noires vapeurs. Dumont seul répand quelque gaieté dans cette piece; mais le ton de son rôle ne s'accorde pas avec celui des autres personnages; ses plaisanteries perdent tout leur sel, lorsqu'il les fait en présence d'un homme qui veut mourir; et, quoiqu'il dise souvent des mots piquans, on ne peut se résoudre à en rire, parcequ'ils ne font pas oublier le fonds de l'ouvrage. Le style pur et élégant de

Gresset a soutenu quelque tems cette piece au théâtre ; il y a apparence qu'on ne la jouera plus ; mais les amateurs de la bonne poésie la liront toujours, et la regarderont comme un des drames les mieux écrits que nous ayions. Les répliques de Dumont sont souvent très comiques ; nous en citerons une qui paroît plus convaincante que les raisonnemens sérieux d'Hamilton :

Moi, monsieur ? mon projet, si le ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour.
On ne vit qu'une fois ; et puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été héros sans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on se plait ici bas :
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon pere et mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon système, autant que je le juge ;
Et mes futurs enfans, tant gredins que seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie ;
Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie :
Nous avons de la peine, il est vrai ; mais enfin
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain.
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.

La comédie du Méchant, qui fut représentée

un an après Sydney, mit le sceau à la réputation de Gresset: cette piece est placée au nombre des chefs-d'œuvre dramatiques du dix-huitieme siecle. Une société fameuse, qui se réunissoit chez madame de Forcalquier, où Gresset étoit admis, lui fournit, à ce que l'on dit, plusieurs des originaux qu'il essaya de peindre. Cette comédie est celle où l'on trouve exprimé d'une maniere plus soutenue le ton du grand monde pendant et après la régence. Quelles preuves n'y voit-on pas de cette morale dépravée qui s'étoit répandue dans toutes les classes de la société? sous cette apparence de frivolité, d'aisance et de folie, quels symptômes terribles ne dut-on pas remarquer du mouvement qui se préparoit, et qui éclata avant que quarante-trois ans fussent écoulés?

Après ce succès Gresset quitta la carriere du théâtre et des lettres. Le motif de sa retraite n'étoit pas, comme on le crut alors, la crainte d'altérer sa réputation par des ouvrages moins bons que ceux qu'il avoit donnés; sa résolution prenoit sa source dans une raison plus élevée. Revenu de la vaine gloire qui égare tant de poëtes, dégoûté d'un monde qu'il avoit appris à con-

noître, et ramené à la religion par de profondes méditations, il se retira dans sa patrie qu'il avoit toujours regrettée. Une sœur tendre et pleine d'esprit l'avoit sur-tout rappelé à Amiens; c'est elle qui, apprenant qu'il avoit une maladie grave, quitta tout pour venir le secourir; c'est à elle qu'il avoit adressé l'épître touchante qui commence par ces vers:

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler pour moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La doulonreuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.

Cette épître est une des pieces les plus touchantes de Gresset: l'auteur y peint sous les couleurs les plus poétiques et les plus vraies la situation d'un convalescent à l'imagination duquel tout paroît reprendre une nouvelle vie; à mesure que ses forces reviennent il jouit davantage des objets qui l'environnent; s'il se trouve

à la campagne pendant la belle saison, il se livre à des jouissances d'autant plus douces que sa maladie a été plus longue et plus douloureuse.

Gresset s'étoit marié à Amiens : cette union fut très heureuse ; bon époux, bon ami, recevant chez lui la meilleure compagnie de la ville, il en faisoit les délices par la vivacité et l'enjouement de son esprit. Souvent il composoit des contes qu'il ne se donnoit pas la peine d'écrire ; il les récitoit avec un charme qui lui étoit particulier, et l'on y reconnoissoit l'auteur de Vert-Vert et de la Chartreuse. On assure que dans cette retraite il fit deux poëmes, l'un en quatre chants, intitulé *le Gazetin*, l'autre en dix chants, intitulé *le Parrain magnifique :* il paroît que ces ouvrages n'étoient pas achevés, puisqu'après la mort de l'auteur sa famille ne crut pas devoir les publier.

On voit par une de ses lettres qu'il avoit fait une comédie à la représentation de laquelle il se refusa. Ses opinions sur l'art dramatique étoient devenues très séveres ; il étoit loin sur-tout de croire le théâtre une école de mœurs : on pourra en juger par un fragment de cette lettre : « J'ai cru, « dit Gresset, pour l'utilité des mœurs, pouvoir

« sauver de la proscription les principes et les « images d'une piece que je finissois, et je les don« nerai sous une autre forme que celle du genre « dramatique : cette comédie avoit pour objet la « peinture et la critique d'un caractere plus à la « mode que le Méchant même, et qui sorti de ses « bornes devient tous les jours de plus en plus « un ridicule et un vice national ». Il paroît que ce caractere étoit celui d'un faux philosophe. « Ce « sujet, ajoute Gresset, s'il doit être de quelque « utilité, y parviendra bien plus sûrement sous « cette forme nouvelle que s'il n'eût paru que « sur la scene, cette prétendue école de mœurs, « où l'amour-propre ne vient reconnoître que les « torts d'autrui, et où les vérités morales les plus « lumineusement présentées n'ont que le sté« rile mérite d'étonner un instant le désœuvre« ment et la frivolité, sans arriver jamais à cor« riger les vices, et sans parvenir à réprimer la « manie des faux airs dans tous les genres, et les « ridicules de tous les rangs. »

Pendant que Gresset étoit à Amiens J. J. Rousseau y passa. On sait qu'on lui rendit de ridicules

honneurs, auxquels le Genevois eut le bon esprit de se dérober. Gresset, qui vouloit observer cet homme singulier, lui demanda des explications sur quelques unes de ses opinions; on dit que Rousseau détourna la conversation par un mot heureux: « Vous avez eu l'art, lui répondit-il, de « faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez « faire parler un ours. »

Depuis long-tems Gresset étoit de l'académie françoise: nommé trois ans après la première représentation du Méchant, il avoit remplacé Danchet. Sans qu'il eût jamais demandé aucune grace il fut un des poëtes les mieux récompensés. Quelque tems après l'avènement de Louis XVI il fut ennobli; et l'on remarqua ce passage dans les lettres de noblesse qui lui furent accordées: « Les « avantages que les sciences et les belles-lettres « procurent à notre royaume nous invitent à ne « négliger aucun des moyens qui peuvent con- « tribuer à leur maintien et à leurs progrès. Les « titres d'honneur répandus avec discernement « sur ceux qui les cultivent, nous paroissent l'en- « couragement le plus flatteur que nous puissions « leur donner... J. B. L. Gresset s'est distingué

« par des ouvrages qui lui ont acquis une célé-
« brité d'autant mieux méritée que la religion
« et la décence, toujours respectées dans ses écrits,
« n'y ont jamais reçu la moindre atteinte ». Deux ans après, Gresset fut fait chevalier de l'ordre de S.-Michel, et historiographe de l'ordre de S.-Lazare. Il jouissoit de ces honneurs et de la considération que ses vertus et ses talens lui avoient mérité, lorsqu'une maladie douloureuse l'enleva en 1777.

ACTEURS.

CLÉON.
GÉRONTE.
FLORISE.
CHLOÉ.
ARISTE.
VALERE.
LISETTE.
FRONTIN.

La scene est à la campagne, dans un château de Géronte.


V.E. III - Biblioteca Nazionale
NAPOLI

LE MÉCHANT.

Peron del. Gault de S.t Germain direx.

M'interdire!.. Corbleu!.. voilà donc de vos œuvres!

Acte V. Sc IX.



LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? Comment!

On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur et de division,
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiere confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin; et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! Bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien
C'est que pour faire mal il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que connoissant Cléon tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est frippon je rabats de l'estime:
Mais, autant qu'on peut voir et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La premiere vertu qu'en lui je considere
C'est qu'il est libéral; excellent caractere!
Un maître avec cela n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire:
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?...
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi c'est de l'ingratitude;
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois par Chloé te placer chez Valere.
Mais, à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele;
Il est son complaisant, son copiste fidele...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout:
Mon maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire

Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide; il arrive aujourd'hui;
Tu verras: les méchans nous apprennent à l'être.
Par d'autres ou par moi je lui peindrai ton maître.
Au reste arrange-toi; fais tes réflexions:
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions;
J'attends une réponse et positive et prompte...
Quelqu'un vient; laisse-moi. Je crois que c'est Géronte.
Comment? il parle seul!

(Frontin sort.)

SCENE II.

GERONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi! je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice:
Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice:
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment! monsieur, j'aurois une fois en ma vie
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? Je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur je marierai ma niece.
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi;
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent, et sage;
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge:
Il est parti muni de mon consentement,

Et l'affaire sera finie incessamment:
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion on n'attend que Valere:
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien!

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;
Des terres du futur cette terre est voisine;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable!

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différens
Ils se voyoient beaucoup: n'étant encor qu'enfans
Ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris
Ils ne se sont pas vus; mais je serois surpris
Si, par ses agrémens et son bon caractere,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere :
J'aurai pour le former l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi ! mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau ; mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond elle vous mene en vous semblant soumise ;
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,

Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien..
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux et l'ame la plus noire;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! c'est qu'il est naturel:
Au fond c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose; et tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire.
Semer l'aigreur, la haine et la division,

Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame:
Dans votre terre, ici fixé depuis long tems,
Vous ignorez Paris, et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit:
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin un caractere effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois; je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs il est toujours de même avis que moi,
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur.
Elle n'amene ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'auroit-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?

Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise;
Vous en êtes content, madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit; et c'est avec raison
Que je le pense, moi: j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu madame avoir quelques amans;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du tems;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, tout aussi naturelle,

Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrois le voir. Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir: outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non; mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas:
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment, il n'ira pas se montrer tel qu'il est
Vous présent: il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre tems.

Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans:
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur: mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement:
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient: tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

GÉRONTE, FLORISE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux! parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie:
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répete?

(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

GÉRONTE, FLORISE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui:
Aussi, c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons-là, de grace:
Allez-vous m'en parler? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment: je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres:
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,

Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien! sur cette affaire entretenez Cléon:
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh! mais, me dites-vous, on nous chicannera:
Ce seront des procès!... Eh bien! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misere,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi!
Je ne dis rien; c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi?...

FLORISE.

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde; une femme odieuse:
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere ! un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh! qui donc n'est pas fat? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le tems remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat. N'en voit-on pas sans cesse
Qui, jusqu'à cinquante ans, gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander, sur un autre chapitre
Un peu de complaisance; et j'espere, ma sœur...

FLORISE.

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme.
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? j'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.

Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et, ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh! mais, tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé... C'est aussi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre:
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser.
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voisinage;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient: faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là, dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.

Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement:
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh non! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais, marier Chloé! mon frere, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous.

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve au contraire
De l'esprit naturel, un fort bon caractere;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE, *éleve la voix, en voyant revenir Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.

Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parceque je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage:
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.
(*il sort.*)

FLORISE, *à part.*
Qu'un sot est difficile à vivre!

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.
Eh bien! Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.
Mais, oui; si ce n'est non.

FLORISE.
Comment donc?

LISETTE.
Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique,
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?

Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon?

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere;
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit; vous dites qu'il en a:
Moi je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien!

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde; mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement;
Vous y suivrez Chloé: je l'envoie au couvent.
Dites-lui, de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle:
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

SCENE VI.

FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*
Vous êtes aujourd'hui coîffée à faire horreur !
(*elle sort.*)

SCENE VII.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.
Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.
Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.
Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah! quittez ce langage ;
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; et, d'un autre côté,
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mere est la maîtresse, il lui faut obéir :
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît ; l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :

Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-tems absent, Valere a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! Pour moi, j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc? Tu ne m'écoutes pas!

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras.
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zele :
Nous verrons sans pleurer la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici :
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere

Sur le fourbe insôlent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui:
Vous verrez!

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite;
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite!
(*elle sort.*)

LISETTE, *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence:
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître...
Mais, à propos, Valere?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystere?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere:

Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera tems je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair; mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire:
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure:
Personne ne connoît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris; eh! pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mere de Valere a sa lettre sans doute;
Et celle de Géronte?...

FRONTIN.

Elle doit être en route:
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs, et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valere, d'autre part, vous aime à la folie:

Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin, et d'un colifichet!
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui, pour moi, ne sera que comique.
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville;
Ne point m'en amuser seroit être imbécille:
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise:
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins

Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins :
Parbleu ! je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu sa mere ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais, vous, quel intérêt?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort, sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie ;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs :
Les sots sont ici-bas pour nos menus-plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte au moins. Je pense que sa fille
Lui pese horriblement ; et la voir si gentille

L'afflige: je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valere écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre.
Quoi! Florise et Chloé?

CLÉON.

Moi! ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité.
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache:
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache.
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié:
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niece assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien,

Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse:
D'un bien considérable elle sera maîtresse;
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime: il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras:
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise;
Mais quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien! Mais si j'osois vous dire, en confidence,
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a, pour la vie,
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés? quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre; et, puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal. On me craint, on m'estime :
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à la fois et desiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité

Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas.
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante:
Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami;
On est tantôt au nord, et tantôt au midi:
Quand je vous crois logé, j'y compte, et je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici; j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu! ne vous en moquez pas:
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;

Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela; tout autre amour m'ennuie:
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, l'Olive, et cent, d'amour aussi fidele
L'ont aimée avant toi; mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal; c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime; et, si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez!

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, et reviens m'avertir.
(*Frontin sort.*)

SCENE II.

CLÉON.

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne cause:
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris?... oui, vraiment, l'expédient est bon:
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLEON.

FLORISE.

Je vous cherche partout. Ce que prétend mon frere
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux: malgré cela soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée;
Vous y pouvez compter; je vous réponds de tout:
En ne paroissant pas contrarier son goût
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne.
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne,
Faites-en les honneurs: je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous;
La parenté m'excede; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,

Tout cela préjugés, miseres du vieux tems;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout: selon moi,
Tous ces noms ne sont rien: chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison. Je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage:
L'affaire presse au moins, il faut se décider.
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille:
Il compte voir ce soir les articles signés. . .

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous:
Refusez de signer, grondez et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois s'il en étoit besoin:
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non, car ce seroit un moyen un peu fort:
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma regle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre;
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystere...
Et c'est ce que de vous mérite votre frere.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage:
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix:
Cela fait contre lui la plus belle matiere;
Des biens à répéter, des partages à faire:
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici; plaidez: une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul: vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie;

Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avouerai mon imbécillité:
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimere,
Je ne puis me résoudre à le désespérer:
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ; et qu'enfin s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension...
Mon procureur fera cette expédition:
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grece,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable: il ne faut qu'une lettre
De moi...

FLORISE.

Non, différez... je crains de me commettre.

Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame: ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens.
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais, je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie:
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et loin de tout, ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais; répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris....

CLÉON.

Paris? il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice

En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice :
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer;
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes:
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin se tuer pour autrui:
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mysteres,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres:
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie?
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux:
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places.
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rodent à l'entour;
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,

Qui, glorieux et bas, se croit un personnage,
Tant d'autres importans, esprits du même étage,
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause:
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose;
Tout cela dans le monde est oublié bientôt:
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon... Le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une madame Orphise à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs:
Quoiqu'elle soit affreuse elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie.
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Eh! comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;

Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé... Mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocens.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse:
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi! quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

CLEON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien...

CLÉON.

(*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous
Entiere liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON.

Il est assez bon diable;
Un peu bête...

(*Florise sort.*)

SCENE V.

CLEON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution:
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir:
Je ne suis pas garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.

Caché près de ces lieux il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne... Observe tout pendant notre entretien.
(*Frontin sort.*)

SCENE VI.

CLEON.

L'affaire est en bon train; et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire.
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté:
Une vieille franchise à ses talens s'oppose,
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

CLEON, VALERE, *en habit de campagne.*

VALERE, *embrassant Cléon.*

Eh! bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux: vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je?...

CLÉON.

Ah! point de complimens:
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris?

VALERE.

Oh! cent mille, et toutes des plus belles:
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables:
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge:
Quelqu'un pourtant m'écrit, et j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe!

VALERE.

Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté:

Tout est colifichet, pompon et parodie:
Le monde comme il est me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte, assez publiquement:
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais; enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement!

CLÉON.

Et Cidalise?

VALERE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez? Quoi! la chose est secrete.

VALERE.

Mais, cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame!
Il faudroit des six mois pour aimer une femme

Selon vous : on perdroit son tems, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez :
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre ;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien ! mon mariage ?
Concevez-vous ma mere, et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh ! non ; vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi si j'allois à mon âge
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.

Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, et borner ma fortune?
Ma foi! se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire:
D'après vos sentimens je prévois mon histoire
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossiere étoffe;
C'est une espece d'ours qui se croit philosophe:
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu.
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu.
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-tems dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit.
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès:
J'ai des amis là-bas; je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc: à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE.

Mais assez, ce me semble:
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille; elle me plaisoit fort:
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie;
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie;

C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit, à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès; mais, comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons; je vais partir, et comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere.
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALERE.

Mais, comment? voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise:
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai,
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire;
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere:
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher d'autre part de ne point réussir.
Ecoutez: conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens:
Il faut pour les mener les prendre dans leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste:
Or notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu

Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siecle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses foins, et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue;
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant!... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire

N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien;
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace!
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré;
Mais fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

CLEON, VALERE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cléon.*

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON, *à Valere.*

Ne perdez point de tems; que Frontin vous remene.
(*Valere et Frontin sortent.*)

SCENE IX.

CLEON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere...
Florise s'en défend; son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux.
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition.
C'est un fat subalterne; il est né trop timide:
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répete, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu;
C'est Valere lui-même: et pourquoi ce mystere?
Venir sans demander mon oncle, ni ma mere,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi, de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper; et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre.
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits

Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue :
J'ai voulu l'appeler; je l'aurois dû, je crois ;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix ;
Il étoit déja loin... Mais, dis-tu vrai, Lisette?
Quoi ! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrete.
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir ;
Demande à tout le monde... Eh ! va donc...

LISETTE.

Patience!
Du zele n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ;
Raisonnons. C'est Valere, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la regle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit: Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans.
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
(*à part.*)
Seroit-ce bien Valere?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage...

Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon.
Plus le trait seroit noir plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable!
Tes soupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais, toi-même, pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet il ne faut pas qu'il sache
Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous:
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience;
Il en sera la dupe: allez, ne craignez rien:
Géronte amene Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres.
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres:
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *appelant, derriere le théâtre.*
Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

(*Chloé sort.*)

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!...
On est bien malheureux d'être né pour servir:
Travailler ce n'est rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déja trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger:
Il m'envoie à Paris; que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage!
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?

Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue :
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté?...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore?

LISETTE.

Vous le savez très bien ; je le répete encore :
Vous aimez les secrets ; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN, *à part.*

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette?
(*à Lisette.*)
Si je te le disois?...

LISETTE.

Oh! la paix seroit faite ;
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus,
Tu vas bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN, *à part.*

Ni moi non plus.

(*haut.*)

Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture!
Vas; mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux. Moi, pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere...
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot; je défends ton voyage:
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais. On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.
(*Frontin sort.*)

SCENE III.

GERONTE, ARISTE, CLEON, LISETTE.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Que fait donc ta maîtresse? où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être ; mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere...

GÉRONTE.

Oh ! parbleu ! tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment ! on ne peut plus être un seul jour tranquille:
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style ;
Oh ! bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scenes, des refus,

Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus;
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir:
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi! peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil?...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant, de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle... En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;

Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver: venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car, de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.
(*il sort avec Cléon.*)

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! Vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me passe:
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre:

Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître, et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! comment, c'est-là que vous en êtes?
Ma foi! c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mere
Au moment où j'en parle. A toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui, le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
Sembloient, pour se cacher, bien prises et bien sûres:
Il n'a vu que Cléon; et l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor. Comptez que c'est lui-même;
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? L'aller voir, on sauroit tout ici:
Lui mander mes conseils est le meilleur parti...
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.
(*elle sort.*)

SCENE V.

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon.
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse;
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce:
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE, *à part.*
Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(à Ariste.)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.
Il seroit mieux d'attendre:
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALERE.
Et Florise?... On viendroit, ou je suis bien trompé.
L'étiquette du lieu seroit un peu légere;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes...

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi?
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie.
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie;
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne.
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement ! cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah ! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger

Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable,
Qui veut votre bonheur: voilà ses seuls défauts...
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere,
Je ne sais pas pourquoi: son amitié m'est chere,
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours;
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà; ce langage est le vôtre:
Oui, le bien vous est propre, et le mal est d'un autre.

VALERE.

(*à part.*) (*à Ariste.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui! Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment. Si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déja fait

VALERE.

Vous savez?...

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere

Bien merveilleux: j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALERE.

Ah! très parfaitement.
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, et pour la vie.
Ah! ne l'est pas qui veut!

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALERE.

On seroit bien adroit!

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédans, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentimens;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine...

(*Valere montre un air distrait et impatient.*)

Je sens que je vous lasse, et je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien;
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe:
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui. Vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui...

(*appercevant Géronte.*)

Géronte vient; allons...

SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part.*

Eh! vraiment oui, c'est lui...

(*à Valere.*)

Bonjour, mon cher enfant! Viens donc, que je t'embrasse.

(*à Ariste.*)

Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE, *à Ariste.*

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela.
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!...

(*à Valere.*)

Mais te voilà, vraiment, un grave personnage...

(*à Ariste.*)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon:
C'est tout comme autrefois; je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas; je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie:
Regarde-toi déja comme de la maison...

(*à Ariste.*)

A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne :
La menace est plaisante! Ah! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela!...
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle.
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui.
Je vais renouveller connoissance avec lui.
Allez: si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

(*Ariste sort.*)

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALERE, *froidement.*

Oh! j'étois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire?

Son amitié me touche...

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.

(*à Valere.*)

Eh bien?

VALERE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton là m'ennuie:
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, VALERE.

CLÉON, *de loin, à Géronte.*

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON, *montrant Valere.*

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Comment va?

VALERE, *bas, à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE, *à Valere.*

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire;
Je m'y connois. Je sais beaucoup de bien de toi:
Des lettres de Paris et de gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernieres, monsieur, les sait-on?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie:
Eh bien! voyons donc, qu'est-ce? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phryné qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise:
Elle est bien; mais, ma foi! d'une horrible bêtise;
Déja depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Très bien; continuez.

VALERE, *à Géronte.*

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire:
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus:
On la trouve partout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas:
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE.

Quoi! vous ne saviez point un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh, mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?

Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas, à Valere.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma niece est raisonnable; et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs.
On ne vit qu'à Paris, et l'on végete ailleurs.

CLÉON, *bas.*

(*bas, à Géronte.*)
Ferme!... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.

Il faut qu'il ait...

VALERE.

La niece est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

(*à Cléon.*)

Comment, encor?... Je crois qu'il a perdu l'esprit.

(*à Valere.*)

Elle est dans son printems; chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE, *à Géronte.*

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion:
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime;
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même.

Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valere.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE, *à Valere.*

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valere.*

Dites pour l'achever du mal de la maison.

GÉRONTE, *à Valere.*

Or écoute...

VALERE.

Attendez; il me vient une idée.
(il se promene au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi! la noce est retardée.
Je ferois à ma niece un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut sur mes avis qu'il change son systême...
Mais qu'examine-t-il?

VALERE, *revenant.*

Pas mal... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage:
Il faut bien embellir son petit hermitage.
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici...
Mais, quoi?...

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALERE, *d'un air mystérieux.*

Oh! rien.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Mais je l'espere!...
(à Valere.)
Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystere?

VALERE.

Non; c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle: oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement.
Avouez, la maison est maussade, odieuse;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse.
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE, *sans l'écouter.*

Oui... vous avez raison; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir.

GÉRONTE, *à Cléon.*

... Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez; faisons mieux:
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle: or voici mon projet sur cela:
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a;
La maison est à nous; on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrois: donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié je bâtisse demain.
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir. Ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE, *à Valere.*

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! Oh! parbleu!
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon.
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout... Je vais faire ma cour là-haut.

(*il sort.*)

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit;
Un de ces merveilleux gâtés par des caillettes;
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes...
Et monsieur celui-ci, madame celle-là;
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre:
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi, qui ne le vois gucre
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caracterre.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens.

Avant que de louer j'examine long-tems ;
Avant que de blâmer même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises, ni bonnes :
Il faut y voir soi-même. Et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous,
Que vous êtes méchant ? Ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi ; je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot ; et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé :
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux ; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre :
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas ;
Et pourquoi ? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

SCENE XI.

CLÉON, GÉRONTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *au laquais.*

Eh bien ! qu'est-ce?

LE LAQUAIS, *lui présentant des lettres.*

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE, *prenant les lettres.*

Donne.

Cela suffit.

(*le laquais sort.*)

SCENE XII.

CLÉON, GERONTE.

GÉRONTE, *à part, regardant ses lettres.*

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...

(*il lit une de ses lettres, bas.*)

Quelle est cette écriture?... Oui-da ! j'allois vraiment

(*après avoir lu.*)

Faire une belle affaire !... Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui. La matiere est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on?... Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est.
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre;
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi?... daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons; je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras;
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage.
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet.
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.
(*il lui donne la lettre qu'il a lue.*)

CLÉON, *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre
« niece à Valere. Vous ignorez apparemment que
« c'est un libertin dont les affaires sont très dé-
« rangées, et le courage fort suspect. Un ami de
« sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait
« le médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il
« m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec

« Valere. Prenez garde que ses conseils ne vous
« embarquent dans une affaire qui ne peut que
« vous faire tort de toute façon ».

GÉRONTE.

Eh bien! qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur, sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?

(*il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez...

CLÉON.

Oui. Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLÉON.

Mais, je n'assure rien. Dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié.

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système:
N'en croyez point autrui; jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais...
Votre écrivain, peut-être... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne.

Soit calomnie, ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
(*appercevant Valere.*)
Il vient... Proposez lui de hâter sa retraite.
Deux mots... Je vous attends.

(*il sort.*)

SCENE XIII.

CLÉON, VALERE, *entrant d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte, et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux!
Géronte vous déteste; il s'en va furieux!
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

(*il sort.*)

SCENE XIV.

VALERE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!

J'allois braver Chloé par mon étourderie...
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment :
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite, à mes yeux, me pénetre de honte...
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! sérieusement amoureux !... Il n'importe ;
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte !
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer... Je suis au désespoir !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis je : allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient ; il me voit ; il sembloit vouloir plaire :
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens...
Le croiras-tu, Lisette ? et, qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre ;
Oui, Valere, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valere me méprise !... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre;
Tout est rompu ; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel.
Valere vous adore, et fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant.
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange.
Ma foi! je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux : tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est ma chere Lisette,
Mon enfant. On m'écoute, on me trouve parfaite :
Tantôt on ne pouvoit me souffrir ; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin...
« Il est délicieux, incroyable, divin. »
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse...
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande : on le dit en fureur ;
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui; j'en tire bon augure.
Pour Valere et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux:
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend: allez, soyez tranquille.

(*Chloé sort.*)

SCENE II.

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Eh bien! madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop! Ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon:
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout-à-l'heure, et ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit:
Conviens qu'il est charmant, et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame? Eh, mon dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien. Vous pensez sensément;
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc. Je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison. Quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir... Mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien! j'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque.
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé;
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimere!... Il faut pourtant éclaircir ce nuage.
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage;
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie!

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même:
J'ai l'esprit défiant. Vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style:
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là...
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;

Il reste à me parler, à me questionner ;
(*montrant un cabinet voisin.*)
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer, ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras : je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie:
L'éloge des absens se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi! je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valere.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé!
Mais ils ne sentent rien... Laissons-les.

(*elle sort avec Lisette.*)

SCENE IV.

ARISTE, VALERE, *paré*.

VALERE.

On m'évite:
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr. J'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il est.
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile:
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere.
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon: il faut absolument
Rompre.

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances;
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez;
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé.
Il a les ennemis que nous fait le mérite:
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite.
Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit

De ses décisions, le poids de ce qu'il dit:
Il faut l'entendre après une piece nouvelle;
Il regne; on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez, en croyant le défendre.
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre:
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misere.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots:
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien; un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.

On dit l'esprit commun: par son succès bizarre
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere.
La réputation des mœurs est la premiere;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur.
Mon estime toujours commence par le cœur.
Sans lui l'esprit n'est rien, et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes...
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALERE.

Je vois tout le contraire; on le recherche, on l'aime:
Je voudrois que chacun me détestât de même.
On se l'arrache, au moins. Je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois:
Quand il est à Paris il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre;
Et loin de le proscrire on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre:

On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALERE.

On le craint; c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable:
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse.
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit; vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre scene
Et d'autres spectateurs: il passe, il se promene
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien.

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle ame méprisable!

Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens;
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté:
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie:
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé: mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité nul ne peut l'accuser:
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALERE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme.
Mais il me reste un doute: avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité. . .
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle, et je suis comme un autre:
Tout le monde est méchant; et je serois partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,

Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils. Soyez bon, vous plairez.
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient... Calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *à part.*

(*à Valere.*)
Le voilà bien paré! Ma foi! c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALERE.

Cessez de m'accabler, monsieur; et, par pitié,
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié.

Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie.
Je n'ai qu'une espérance... ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALERE.

Ah! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface:
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous...
(*montrant Ariste.*)
Monsieur veut me parler... Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons!

VALERE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien... Mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

(*à part.*)
Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...

(*à Ariste.*)

Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins;
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.
(*il sort.*)

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal: je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure: il peut obtenir votre estime;
Vous avez vos raisons apparemment; et moi
J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune; il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice:
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice.'
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractere il a vu la bassesse:
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous: en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage:
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor!... J'enrage!
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui.
Qu'a-t-il affaire là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier! Eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas.
(*il s'en va.*)

SCENE VII.

CLEON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les tems,
Vous êtes au-dessus de tous les différens:
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valere, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scene:

Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage:
Il veut, il ne veut plus: sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh, bon! quelle folie! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchans?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé, qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas: soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est;
On reçoit, et l'on rend; on est à-peu-près quitte.
Parlez-vous des propos? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien; qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre:
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant;
Eh bien! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fonds, que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces frippons-là.

L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend:
Tout est mal, tout est bien; tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes:
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sinceres.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?...
Mais, sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connoissez ma droiture:
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge... Allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi! laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
(*voyant qu'Ariste veut le quitter.*)
Et je crains... Vous sortez?... Mais vous me faites rire...
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

ARISTE, CLÉON, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas*, *en sortant*.

Songe au moins...

LISETTE, *bas*.

Silence.

SCENE IX.

CLEON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins:
Acheve de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet.
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

(*elle sort.*)

CLÉON, *seul*.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! L'aventure est parfaite:
Feignons. C'est à Valere assurer son refus;
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part*, *en revenant*.

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse.

Sonde encor ses desirs; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-tems j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours...

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit, non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi! ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici; je ne saurois m'y plaire:
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractere;
Il est assez bon maître, et le même en tout tems,
Bon-homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame!...oh! d'honneur. Mais je crains ma franchise;
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux? tu te moques de moi!
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois: elle étoit très jolie,

Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort.
Elle mourut; je fus enchanté de sa mort.
Il faut pour m'attacher une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs.
Mais madame Florise!...

LISETTE.

Elle est insupportable!
Rien n'est bien. Autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment. Il faudroit pour lui plaire
Tous les menus propos de la vieille Cythere,

Ou sans cesse essuyer des scenes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE.

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.
(*elle va voir dans le cabinet voisin.*)

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi! partie
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit... Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur! souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.

Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.
(*à part, en sortant.*)
Ma foi! nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller et de noyer Valere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc, ne crains rien, te dis-je: il n'y sont pas.
Eh bien! de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout tems Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra...
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là.
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere:
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire.
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée.
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion.
En gens congédiés je crois bien me connoître;
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître.
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité.
Veux-tu lui rester seul, et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter!... jamais je n'oserai lui dire...

LISETTE.

Bon!... Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non.

Tu vas voir.

(*il s'approche d'un bureau, et écrit quelques mots.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom

Simplement; mais tant mieux. Mande-lui sans mystere
Qu'un autre arrangement, que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi! sans compliment, je demande mes gages.
(*lui donnant ce qu'il vient d'écrire.*)
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi.
Valere, c'en est fait, te prend à son service:
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et pour que ton état soit duement éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere;
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre;
J'en meurs de peur. Adieu.
(*il fait quelques pas pour sortir.*)

LISETTE.

Ne crains rien. Va m'attendre.
Je vais t'expédier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos, vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

(*Frontin sort.*)

SCENE II.

LISETTE.

J'ai de son écriture.
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon. En tout cas je ne rends cette piece
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *bas à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

(*Lisette sort.*)

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine.
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reste; et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus: c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.

Trop tard, pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystere,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire:
Je le crains... C'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre.
Osez l'apprécier: tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien; et toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse.
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé!
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talens,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien;
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien:
Il vient de couronner l'histoire de sa vie.
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence,
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité,
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi,
Sans me cacher: je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir; et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement

Qu'il est de trop ici. Tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere:
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien: nul doute, nul soupçon,
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois... Sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

(*elle sort avec Ariste.*)

SCENE V.

GERONTE, CLEON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon.
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valere;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire:
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis: c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue:
Autre esprit inégal, sans aucune tenue...
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot;

Un fou n'est pas mon fait ; voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bonhomme Ariste?
Ma foi ! mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyiez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part : il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt. Vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même;
Rien n'y fait ; il soutient son absurde systême.
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car, moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain :
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries.
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous ; et peut-être Valere,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme...
Au reste... il ne faut point que cela vous anime

Contre lui. Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore !... Oh ! laissez-les venir :
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer, d'une façon très claire,
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

(*il sort.*)

SCENE VI.

CLEON.

Que je tiens bien mon sot ! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?...
Elle consent, dit-on, à marier Chloé...
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes...
Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé ; je me suis réjoui.

SCENE VII.

CLEON, FLORISE.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux me semblent moins sereins,
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace;
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment! belle Florise, et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée.
Par d'autres sentimens mon ame est occupée.

Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur. Vous l'éprouvez sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre tems,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *se jetant à ses genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle!
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi! si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer: vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;

Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talens sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué; vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais!

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux;
Ne donnons point ici de scene extravagante;
Attendez quelques jours, et vous serez contente:
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

CLEON, GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, UN LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Florise.*

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,

(*montrant Cléon.*)

Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE, *à Florise.*

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien. Pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends; il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez.
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage.
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
(*montrant Cléon.*)
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà...

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! Je savois tout cela:
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!...

VALERE.

Connoissez mieux les gens:
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti; je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé? moi, je l'ai pris. Qu'il vienne...
(au laquais.)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amene.
(le laquais sort.)

GÉRONTE.

(à Valere.) *(à Cléon.)*
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à monsieur même en servant chez vous;
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON, *à Valere.*

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Mais, vraiment, il est brave : on me mandoit que non.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere.
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-tems fâcheux!

CLÉON, *à Lisette.*

Comment! malgré mon ordre il étoit en ces lieux!
Je veux de ce frippon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de complimens: Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un frippon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.
(*montrant Valere.*)
Il vous quitte d'ailleurs; et monsieur en ordonne.
Mais, comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...
(*elle tire de sa poche un paquet de papiers.*)

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystere.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE, *à Géronte.*

Lisez, mon frere.
Vous connoissez la main de monsieur? Apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés;
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire!... corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois:
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON, *ironiquement.*

C'est à l'attachement de madame Florise

Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise...
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(il sort.)

SCENE X.

GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guere...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;
Mais, morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,

Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valere.*) (*à Ariste.*)

Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts, ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

EXAMEN
DU MÉCHANT.

Nous avons remarqué, dans la Notice sur Boissy, que les poëtes dramatiques du dix-huitieme siecle manquoient en général de cette justesse de pensée, de cette vérité d'expression, enfin de cette pureté de style, qui sont les fruits d'une instruction solide, d'une grande habitude de méditation, et d'un travail obstiné. Les chefs-d'œuvre de Destouches et la Métromanie avoient fait renaître les beaux jours du théâtre françois; mais dans les ouvrages de La Chaussée et dans ceux de Boissy, la décadence fut sensible. L'esprit romanesque de l'un, la négligence et le vague que l'on reproche à l'autre, n'avoient pas empêché leurs pieces de réussir: cependant les connoisseurs observoient avec peine que ces deux poëtes formoient chacun une école qui ne pourroit manquer d'être nombreuse par la grande facilité que leur genre présentoit aux talens médiocres. En effet tous les drames qui répandirent bientôt la tristesse et l'ennui sur la scene comique furent des imitations de La Chaussée; et ces comédies, vuides de conceptions et de vues morales, remplies d'un jargon insipide et vague, sortirent de l'école de Boissy. Il n'est pas nécessaire d'observer que les éleves enchérirent sur les défauts

de leurs maîtres : ceux-ci s'étoient fait estimer, même des bons juges, par des beautés réelles ; ceux-là ne durent leurs succès passagers qu'au goût dépravé du siecle.

L'art de la comédie parut se relever lorsque Gresset donna le Méchant. Cet ouvrage, supérieur sous presque tous les rapports, donna l'idée du parti que l'on pouvoit tirer sur la scene des travers et des ridicules d'un siecle où la confusion des rangs, l'extension de l'esprit de société, avoient fait disparoître les nuances tranchantes qui se faisoient remarquer dans les mœurs du siecle précédent, et avoient ainsi privé la comédie de ses ressorts les plus puissans. Gresset surmonta cette difficulté, sans tomber dans l'écueil que ce nouveau genre présentoit, et que Boissy n'eût presque jamais l'art d'éviter. La comédie du Méchant n'offre point la peinture de ces travers légers qui se succédoient dans le monde avec une étonnante rapidité ; elle ne se borne pas non plus à rappeler quelque anecdote fugitive, et à imiter le ton de telle ou telle société. Remplissant le but que l'art se prescrit, cet ouvrage embrasse l'ensemble des mœurs du dix-huitieme siecle : les portraits n'échappent à aucun des spectateurs ; la morale alors en usage est développée dans toutes ses applications ; et les nuances fortes et prononcées sont parfaitement en rapport avec la perspective théâtrale.

Lorsque cet ouvrage parut il essuya un grand nombre de critiques. M. de La Harpe raconte que quelqu'un dit à un des censeurs les plus aveugles : *Vous*

serez peut-être vingt ans sans avoir le pendant de cette piece. Cette prédiction ne s'est que trop réalisée. Les principaux reproches tomberent sur le caractere de Cléon : on prétendit que ce n'étoit pas là *le Méchant*, et que l'auteur avoit peint tout au plus un *tracassier*, personnage équivoque que l'on ne trouvoit pas propre à remplir le principal rôle dans une comédie. Il suffira de quelques réflexions pour démontrer la fausseté de cette critique. Quel homme désigne-t-on ordinairement dans le monde par l'épithete de méchant? ce n'est sûrement pas celui qui se seroit déshonoré par des bassesses, et qui auroit commis des crimes que les lois punissent : un tel homme ne seroit point admis dans la société, et y seroit appelé d'un autre nom. Le Méchant, tel qu'on se le figure, et tel que Gresset l'a peint, est l'homme qui se fait un jeu de troubler la tranquillité des familles, qui corrompt les jeunes gens ou par ses exemples ou par ses leçons, qui ne rend des soins aux femmes que pour les afficher et les perdre, et qui, n'ayant aucune retenue dans ses discours, se permet les calomnies les plus atroces quand elles lui fournissent la matiere d'un bon mot. Il faut convenir que l'indulgence du siecle a été grande pour ces sortes de personnages, lorsqu'on s'est borné à les nommer *tracassiers*. C'est un trait caractéristique qui ne doit pas échapper à l'observateur.

Les personnages qui entourent le Méchant sont très propres à faire ressortir son caractere. Géronte, riche propriétaire, a une bonhommie qui contraste

parfaitement avec la méchanceté de Cléon ; son seul travers est de se croire un caractere prononcé; son seul défaut est d'avoir trop de goût pour l'esprit gai mais dangereux d'un faux ami. On sent quel ascendant le principal personnage doit avoir sur lui. Florise étoit un caractere absolument neuf: ayant perdu les moyens et non le desir de plaire, il est très naturel qu'elle se livre aux flatteries de Cléon ; elle a tous les travers et tous les ridicules d'une femme qui croit inspirer de l'amour, quand elle n'a plus que la faculté de le sentir: sa répugnance pour sa fille est un trait plein de vérité ; on doit peu s'étonner qu'une amante aussi folle soit une mauvaise mere: elle est punie de la maniere la plus cruelle, et la méchanceté de Cléon révolteroit si elle s'exerçoit de la même maniere sur une autre femme. On voit que ce personnage étoit absolument nécessaire pour le développement du caractere principal. Le jeune Valere n'entre pas moins heureusement dans l'action ; le séjour de Paris l'a gâté, mais il a un fonds de bonté qui se montrera s'il a le bonheur de trouver un ami vertueux. Livré à Cléon, il pousse plus loin que lui la médisance et les plaisanteries mordantes ; comme cela devoit être, le maître plus circonspect est surpassé par son éleve. Chloé est tendre et réservée: on peut regretter que son caractere ne soit pas plus développé. Il semble que Gresset auroit pu faire réconcilier les amans en présence des spectateurs ; ces scenes agréables, dont Moliere a donné plusieurs exemples, sont toujours en possession de plaire au

public. Jusqu'à présent on voit que Cléon n'a que des victimes autour de lui; aucun de ces caracteres foibles ne peut résister à son dangereux ascendant; l'auteur lui a opposé le sage Ariste : ce personnage, vertueux sans pédantisme, ne poussant pas trop loin la rigueur de ses principes, et dérobant ses amis aux embûches du Méchant, est neuf et théâtral; l'espoir du spectateur est fixé sur lui; c'est de lui qu'on attend le dénouement des intrigues de Cléon.

La contexture de cette piece est moins heureuse que la conception des caracteres. Pour que l'intrigue d'une comédie de caractere soit parfaite, il est nécessaire qu'elle ne puisse convenir qu'au sujet qu'on a voulu traiter. Celle du Tartuffe est dans ce genre un modele inimitable : les ressorts employés dans cet admirable ouvrage ne pourroient nullement servir dans une autre piece; la fable est conçue avec tant d'art pour l'objet que s'étoit proposé Moliere, que toutes les parties qui la composent se rapportent à cet objet unique, et qu'il seroit impossible d'en rien détacher sans que le plan général en souffrît. Nous avons remarqué que la fable du Glorieux approchoit, quoique de loin, de ce degré de perfection; il n'en est malheureusement pas ainsi de celle du Méchant. Les ressorts peuvent convenir à tout autre sujet; on en voit la preuve dans les imitations fréquentes qui en ont été faites. Dans cette partie de l'art dramatique, les conceptions les moins susceptibles d'être imitées sont ordinairement les meilleures.

Ce léger défaut n'ôte presque rien au mérite de la

comédie du Méchant; il ne peut être senti que par des connoisseurs exercés. Cette piece est le dernier chef-d'œuvre comique du dix-huitieme siecle: à l'avantage de présenter tous les développemens dramatiques que le sujet fournissoit, elle joint celui d'offrir une peinture fidele des mœurs brillantes et dépravées qui ont suivi la régence. Cet avantage, qui manque à la Métromanie, supérieure sous d'autres rapports, assure à l'ouvrage de Gresset un succès durable soit à la représentation, soit à la lecture.

En admirant l'excellente logique qui regne dans cette comédie, nous sommes forcés de convenir que l'auteur a fait une faute bien grande, qu'aucun critique jusqu'à présent n'avoit remarquée. Valere, après avoir vu Chloé, doute encore de la méchanceté de Cléon; dans une scene fort longue, et trop longue puisqu'elle devroit être inutile, il le défend contre les accusations d'Ariste. Cela est contre le caractere des amans. Cléon avoit dit à Valere que Chloé n'étoit pas belle; il l'avoit assuré qu'elle étoit bête; il avoit accusé les mœurs de cette jeune personne: aussitôt que Valere l'a revue, qu'en la voyant il s'est livré à l'amour, tout est expliqué pour lui; il doit connoître le caractere de Cléon: telle est la marche naturelle du cœur humain. Il est étonnant que cette observation ait échappé à Gresset; il est certain qu'il a perdu des développemens heureux à ne l'avoir pas faite.

FIN DE L'EXAMEN DU MÉCHANT.

LA COQUETTE,

CORRIGÉE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LA NOUE,

Représentée pour la premiere fois
le 23 février 1756.

DISCOURS

Prononcé par La Noue avant la premiere représentation.

MESSIEURS,

« Ma situation présente m'effraie, et, pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez qu'elle est embarrassante. Il n'a pas tenu tout-à-fait à moi de m'y soustraire; des protecteurs respectables me l'ont ordonné, des amis que je crois vrais me l'ont persuadé : ils ont cru qu'ayant eu déja plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos suffrages comme auteur, et qu'éprouvant journellement vos bontés comme acteur, le double intérêt que je pourrois exciter sous ces deux titres réunis ne nuiroit sûrement pas au succès de mon ouvrage, et qu'au contraire la chûte, s'il falloit l'essuyer, en seroit peut-être et plus douce et moins pesante.

« Je l'avouerai, messieurs, j'ai pensé comme eux jusqu'à ce moment-ci; moment terrible où toutes mes craintes se renouvellent, où toutes les sortes de frayeurs m'assiégent et m'environ-

nent. D'ordinaire, tandis que l'auteur est sur la scene, tandis que son esprit y brille et vous occupe, l'homme se dérobe, se cache sous une grille impénétrable à vos regards; ses amis seuls sont admis au spectacle des différentes passions qu'il éprouve, pendant que vous balancez le succès de son ouvrage: ici l'homme et l'auteur tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre, j'ose, messieurs, me livrer à vous à découvert et sans réserve; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes, du moins par leur rareté, et plus capable, je l'espere, d'exciter votre générosité que d'armer votre censure.

« Je ne vous parle point de ma piece; vous l'allez voir: puissiez-vous vous souvenir que c'est un genre bien difficile, qu'il nous est impossible d'atteindre à la perfection des anciens modeles, et que je me tiendrai trop heureux si j'ai pu parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous, non pour avoir mérité la louange, mais du moins pour avoir évité le blâme! »

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
CLITANDRE.
LE VIEUX COMTE LISIMON.
LE MARQUIS, neveu de Lisimon.
ERASTE.
LA PRÉSIDENTE.
ROSETTE, suivante de Julie.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans un salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.


V. E. III - Biblioteca Nazionale
NAPOLI

LA COQUETTE CORRIGÉE.



Perin del *Gault de St Germain direx.*

Que de biens je vous dois !... Vous, mon cher bienfaiteur,
[illegible]ous dois ma raiſon, mes plaisirs et mon cœur.

Acte V. Sc. VI.

LA COQUETTE CORRIGÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous? ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même:
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, madame, avant tout dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié?

ORPHISE.

De moitié! moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent;
Lisez.

(*il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE, *regardant la signature.*

(*à part.*)

Julie!... Enfin mes projets réussissent.

(*lisant.*)

« Vous ignorez sans doute que c'est à moi à ré-« pondre de la conduite de mon aimable tante: « peu s'en faut qu'elle ne m'ait fait confidence des « sentimens qu'elle a pour vous, et je prétends « juger par moi-même si vous les méritez. Ainsi, « monsieur, préparez-vous à subir l'examen le « plus sévere; et sur-tout faites provision de « bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et « votre éloignement pour les nieces, et votre goût « déterminé pour les tantes. JULIE. »

(*à Clitandre.*)

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,

Et de mes sentimens ma niece est l'interprete :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable et sincere ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse et raisonne avec grace...

(*Voyant qu'il veut parler.*)

Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma niece.

CLITANDRE.

Quoi! ce projet encore occupe votre esprit?
Votre niece l'ignore, ou sans doute elle en rit.
Mais pour l'exécuter quel rare stratagême?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi! Julie?

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre niece est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense:
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zele,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe:
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.

Sous ce titre en tous lieux j'accompagne ses pas;
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis: ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.
Mais Julie après tout n'est point si condamnable:
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang.
De ses brillans défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi, la réformer!
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer:
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non: tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;
Mais en les soumettant elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent; mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme
Je pourrois le premier en être consumé.

Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé?
Veuve, et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fiere de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-tems fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre:
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour.
Jusqu'à ce jour ma niece a conservé la sienne;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne:
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant, de grace, arrachons-la:
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur;
Déja depuis long-tems ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes:
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la fuis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera: son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh! je vais vous le dire; écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle;
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle,
Et pour se l'attacher il n'est feintes, détours,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cede;
Mais un est-il soumis, un autre lui succede.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystere;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs;
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.

J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même tems sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidele
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point: pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.
A qui?... Fort bien! riez...

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractere est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie: allons, entrez en lice;
En vous faisant aimer confondez sa malice:
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,

Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur...
(le voyant hésiter.)
Quoi donc? vous balancez! quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes;
La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir.
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiete;
Mais qu'elle aime une fois et la voilà parfaite:
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma niece et mon ami.

CLITANDRE.

Je cede, et vais tenter cette grande entreprise;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise...
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse; et ce choix ridicule

Cache un plus noble feu, qu'elle se dissimule...
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir... On vient, et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu!

(*elle sort.*)

SCENE II.

CLITANDRE.

C'est aller un peu vite!
Il s'en faut que sa niece et moi soyons d'accord.
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCENE III.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie! Est-ce-là ta promesse?
Qu'y viens-tu faire, dis?

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse;
Du plus sanglant reproche accabler à tes yeux

L'objet le plus perfide et le plus odieux,

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort?

ÉRASTE.

Qui, moi? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh! je te le proteste:
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'appaise après un peu de bruit;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire:
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidele:
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Va: je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente.
Dans ses yeux, où son ame étaloit sa candeur,

Je lis en rougissant mon crime et son ardeur:
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes.
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(*il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE, *lisant.*

« De grace, madame, débarrassez-moi d'Éraste. « L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige « votre amour-propre, sans flatter le mien; et vous « devriez prendre un peu plus de soin de conser- « ver vos conquêtes. Il m'a menacé de retourner « à vous; soyez, je vous prie, assez généreuse « pour ne me le point renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien! que diras-tu?

CLITANDRE.

Que Julie est sincere;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire! oh! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix,
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire;

Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduiroient ses yeux...
Je l'attends... Lorsqu'au gré du courroux qui m'amene
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans;
Contente-les, mon cher... Quand tu seras tranquille
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh! Lucile est trop bonne: elle m'a défendu
De la voir, d'éclater; mais...

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire,
Dépêche; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?

Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent;
Il devient criminel si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie:
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espece,
Du plus profond secret supposoient la promesse.
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte; elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin quand Julie...

CLITANDRE.

Eh! finis. Ta colere
N'a pas le sens commun... Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci!

ÉRASTE.

Quoi! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise!
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour!
Une femme coquette! ah! bon Dieu, quel prodige!
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige;
Et des belles sur-tout le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau!

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile:
Elle t'aime; aime-la: la vengeance est facile.
Que tardes-tu? dis moi. Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur!
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire;
Que, depuis quatre mois, le Marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh! parbleu! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE IV.

LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *à Eraste, en l'embrassant.*
Eh! bon jour, mon très cher.

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Quel transport!
Il m'étouffe!

CLITANDRE.

Oh! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival?

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.

(*à Clitandre.*)

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE, *à Eraste.*

Ecoute.

Tu railles; mais, crois-moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins:
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Eraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espece...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse...

(*à Eraste.*)

La perfide! As-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas?

Julie..

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

(*à part.*)
Le mien?... Pauvre jeune homme! il est désespéré...
(*à Eraste.*)
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours?

LE COMTE.

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE, *à Eraste.*

Oh! oh! c'est tout de bon.
Eraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE.

Que monsieur a raison.
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse:
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,

Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée?... Oui, je vous le répete;
J'ai connu mon erreur en la voyant de près:
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi!

(*Eraste et Clitandre rient ensemble.*)

Vous riez?... Oh! parbleu! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ERASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Bon jour, mon oncle... Eh bien! nous avons réussi;
Vous êtes en faveur?... Eraste... ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne:
Demain le Président te cede Célimene;
Nous avons d'hier au soir pris nos arrangemens.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie?

ÉRASTE.

Oh ! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh ! oui, mon cher, eh ! oui ; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme ! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?
Une vous quitte? eh bien ! une autre vous console.
On se convient? tant mieux ! entiere liberté.
On se déplaît? bon soir ! chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage...
(*à Clitandre.*)
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

(*Eraste sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile ;
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...

Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais :

Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,

Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son ame est prise;

Son cœur sera constant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.

(*il entre chez Julie.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans!

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere:

A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois pour Julie et vous quelque embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux! nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scene un peu forte;
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte: la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, seme le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'état, le tout pour s'amuser;
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Gnide.
Son ame est tout à jour, son cœur est un miroir
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir;
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet: sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?

De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable!
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi,
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcele.
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire:
Elles aiment le bruit: oh! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amene un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat;
On noircit, on caresse, on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres?

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre systême,
Il n'est point infaillible ; et Julie elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non: ses progrès sont lents.
Depuis un certain tems, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas :
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh, parbleu ! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma derniere ressource...
La voici.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LE COMTE, JULIE, *entrant en petite-maîtresse*, et *regardant beaucoup Clitandre pendant toute la scene.*

JULIE, *au Comte, qui lui donne la main.*
Pourquoi non? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette:
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah, madame! les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE, *à Julie.*

Chacun de vos attraits mérite un diadême...
(*au Marquis et à Clitandre.*)
Comme elle est rayonnante!

JULIE.

Il suffit pour un jour...
(*au Marquis.*)
Je sais presque à présent comme on faisoit l'amour
Au tems de mon aïeule... Adieu: je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite?

JULIE.

Oui, chez une imbécille,

Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh! je vais la payer,
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice
Où seule... Enfin je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Eh! oui; c'est le meilleur:
Qu'en dites-vous? je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui; ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours... c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.
(*elle sort, en donnant la main au Marquis et au Comte, et en faisant une révérence à Clitandre.*)

SCENE IX.

CLITANDRE.

Avec quelle finesse elle a tendu le piege !
Vingt regards... pas un mot. Je veux à son manege
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette: tant mieux.

SCENE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure; mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui montrant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.

24.

Quelque esprit, quelque amour que vous puissiez y mettre,
Tête-à-tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais, vraiment, ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi. Tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre au moins monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc: vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

SCENE XI.

ROSETTE.

Oui! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables?
De ces gens qu'on estime? Ah! qu'ils sont haïssables!
Quel accueil! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser?
Dont le cœur froidement réfléchit et médite?
C'est bien fait: elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi! tout de bon, Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Etoit de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirai l'effet;
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre...

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé l'air, le ton étoit joint...
Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle!

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zele:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit:
Il veut me voir venir... Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté
Pour m'honorer d'un piege un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piege;
Il ne vous aime point, voilà tout son manege.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... oui; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre,
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphere?
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau:
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut;
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente:
Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah, quelle trahison!
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh! j'en aurai raison

ROSETTE.

Quoi! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zele

Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidele,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis;
Quoi! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mere, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fiere de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée:
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nieces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous: tromper... c'est un plaisir si doux;
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...

De la raison enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider; on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chûte;
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet...
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise?
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.
(*Rosette sort.*)

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma niece, comment donc; vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens;
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi, je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître afin de l'épargner...
Car si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE, *à part.*

Elle est folle, je pense!

(*à Julie.*)

Va, remplis l'univers de tes succès brillans,

Étale ton esprit, ton savoir, tes talens.
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire :
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me défiez! je ne réponds de rien.
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.
(*elle sort.*)

SCENE III.

ORPHISE.

Je ris de sa menace; et son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend l'embarrasse et l'entraîne:
J'ose tout espérer.

SCENE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux :
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre ;

Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont par leur nouveauté
Si puissamment surpris son esprit agité
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire
Tenant avec Rosette un comité secret;
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance:
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire si j'échappe, et me perd s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

SCENE V.

CLITANDRE, ORPHISE, ROSETTE.

ORPHISE.

Paix... J'apperçois Rosette.

ROSETTE, *à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE.

Moi? non; mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût;
Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui; mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins,
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans dos-à-dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.

Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *à Orphise, appercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis!

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE VI.

CLITANDRE, LE COMTE, ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE, *au Comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;

Mais quand la niece attend on peut quitter la tante.

ROSETTE.

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre: serviteur.

(*il entre chez Julie avec Rosette.*)

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.

(*elle entre chez Julie.*)

SCENE VII.

CLITANDRE.

Je tremble, oh! oui, je suis sincere,
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire!

SCENE VIII.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé!
Ah! qu'en un autre tems je vous aurois grondé!
Passons: pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse;
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.

Il est au désespoir !... Je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on?

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaieté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien?
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit... Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre!

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien! continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non, vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense?

JULIE, *minaudant.*

Mais... vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance;
Je le sais. Répondez, de grace, à votre tour:
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée parmi vous à ce mot on attache;

Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect;
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons; consonnance de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs si j'entends rien à tout ce jargon-là!

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mysteres, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fideles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour;
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui! moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre:
Sans trop d'orgueil j'ai cru jusques à ce moment
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre;
Car enfin ce bonheur que vous venez de peindre,

Examinez sa source, et pesez sa valeur,
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit une bouillante ivresse
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin? l'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*à part.*) (*à Clitandre.*)
Mais vraiment, il raisonne! A merveille, Clitandre!...
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre;
Car enfin ces plaisirs à moi me semblent doux;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi! tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller et de plaire:
Tout autant que la vie il nous est nécessaire;
Et j'aimerois autant me passer de beauté
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance

Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance:
Elle parle, l'éloge aussitôt retentit:
Elle jette un coup-d'œil, on espere, on pâlit:
Autour d'elle à son gré tout s'émeut, tout s'arrête:
Elle forme un orage, ou calme une tempête;
De mille passions elle excite les flots;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? l'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien; allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre ame:
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modele.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends; de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier?
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, madame,

Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer :
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale ;
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale :
L'honnête me suffit ; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer ? je ne prends point le change ;
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous :
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE IX.

CLITANDRE, LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE.

LE COMTE, *à Julie et à Clitandre, les surprenant.*
Parbleu ! je m'en doutois.

JULIE, *riant.*
Quoi ! tout de bon, cher Comte ?

LE COMTE.
Cher Comte ! ... Déloyale ! ah ! rougissez de honte.

JULIE.
Moi, rougir ?

LE MARQUIS, *au Comte.*
Eh bien donc ! mon oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déja de l'aigreur, du courroux!

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

(Montrant Julie.)

Le plus damnable tour!... Tantôt sur son billet
J'arrive... En minaudant la perfide m'appelle:
« Cher Comte, je reviens; prenez mon jeu, dit-elle ».
Je le prends comme un sot; et pendant ce tems-là
(Montrant Clitandre.)
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable!

LE COMTE.

Peste l'impertinent!

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux!

LE COMTE.

Au diable l'étourdi!

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici:
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage!
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage...
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.
(*il sort.*)

SCENE X.

CLITANDRE, LE MARQUIS, JULIE.

JULIE.

Sa colere est brutale!

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,

D'honneur !

CLITANDRE, *à Julie.*

Madame a dû s'en amuser aussi?

JULIE.

Beaucoup !

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre :
En moins d'un jour Éraste, et mon oncle, et Clitandre !
C'est aller au plus grand... Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre Présidente ;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

(*Montrant Clitandre.*)
Laissez là vos projets... Monsieur est occupé ;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé :
Il soupire, il adore...

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle
(*à Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend... Venez, amant fidele.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au Marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment...

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.

(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espere,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre niece m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez?

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité;
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, madame,

Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.
Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manege attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie:
Elle vous fuit, vous cherche, et s'appaise, et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid:
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment.
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes,
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.

Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature.
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous:
Elle s'en indignoit bientôt; mais sa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.
Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup fiez-vous en à moi!
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand, tout-à-l'heure encor, je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiete,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas:
Qu'est-ce que de l'amour si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?...
La fuir... il n'est plus tems.... Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté!
Aidez-moi donc du moins!

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art: en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse:
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous
Si nous venons à bout de le rendre jaloux...
La voici; commençons.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Julie en feignant beaucoup d'embarras.*

Comment! c'est vous, ma niece?
J'ai cru que...jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée.

JULIE, *riant à moitié.*

Ah! ma tante! en ces lieux

Vous ne m'attendiez pas sitôt? J'ai de bons yeux!

ORPHISE.

Moi, ma niece!... Pourquoi?... je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui! vous lui parliez; vous aimez à l'entendre:
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté:
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon! tous ces discours sont des bruits téméraires.
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possede un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor!

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie!
Pour l'amour de ta tante aime-le, je t'en prie.
(*elle sort.*)

SCENE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné !... Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise:
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante;
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente!...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le tems ne détruise;
Je le sais: cependant, en honnête mari,
J'ai mon systême, moi; systême assez hardi,

J'en conviens: par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtems; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment:
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée;
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres;
Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain tems que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

JULIE.

Être jeune!... être belle!... oui, c'est un double crime
Dont...

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais pour vous plaire à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi?... Le compliment m'honore;
Mais dans un autre tems il eût mieux fait d'éclore.
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser;
Ce ton de dignité m'annonce le contraire,
Soit.

JULIE.

Avec ces façons aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur, sont mon aversion;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien! sur votre cœur je n'avois qu'à compter!

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter.

CLITANDRE.

Moi?... Vous vous amusez; j'en prends ma part.

JULIE.

Courage!
Vous m'indignez, au moins!... Votre air, votre langage,

26.

Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(*minaudant.*)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon! ce n'est rien encore; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pêtri de contrariétés,
Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire.
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but-à-but, restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non... il ne tient qu'à vous de devenir aimable...
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis;
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et de vos propres mains bornez votre puissance;
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits;
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite,
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite:
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien! que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez! Vous n'êtes pas sincere:
Le cœur vous le diroit si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCENE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*le Marquis, dans le fond, les écoute un moment.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE.

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah, traîtresse!

Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,

Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*le Marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée*, *au Marquis.*

Que faites-vous donc là, Marquis?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,

(*à Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis... Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas?
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

(*à Julie.*)

Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi-déconcertée, et finissant par rire.*
Ne me louez pas tant, cela me déconcerte...
J'étois en train d'aimer... Cela se gagne, au moins.

CLITANDRE.
Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant.*
Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.
Pourquoi ne pas le dire?
(*à Clitandre.*)
Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus... et sa bouche, et ses yeux
N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi; je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.
La remarque est savante!

LE MARQUIS.
Et juste, qui plus est.

JULIE.
Oh! taisez-vous, Marquis:
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi! si j'ai des raisons pour engager Clitandre,
S'il en a pour m'aimer...

LE MARQUIS.
J'en ai pour le défendre.
Ecoutez-moi, tous deux... toi, Clitandre, sur-tout.
Que vas-tu faire? avec de l'esprit et du goût,

Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait: Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué:
Nos belles apprendront ta ridicule histoire;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance:
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne Baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le tems du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce
Avant que d'y penser vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix.
Un effet malheureux s'attache à son mérite:
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte...
(*à Clitandre.*)
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas:
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise !...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise,
Et notre Présidente?... Ah! j'oubliois, vraiment:
J'ai donné ta parole, ici, dans ce moment...
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée.*

Ah! vous l'avez déja.
(*montrant le Marquis.*)
Votre docilité pour ses avis m'enchante!...
(*riant, au Marquis.*)
Bon! il n'en sera rien. Il adore...
(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie.*)

JULIE, *rencontrant le regard de Clitandre, à part.*

Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!
Fi donc! point de quartier. Sans gêne, sans scrupule,
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie!

CLITANDRE, *au Marquis.*

Eh! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
(*à Julie.*)
Rassurez-vous, madame: oui, malgré vos attraits,
On peut vous desirer; mais vous aimer! jamais.
C'est-là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.
(*il sort.*)

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade!

LE MARQUIS.

Eh! point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal!

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur...

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer;
Que vous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux...Oh! ça, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie:
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà! le tour est amusant.
Je veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas: point de tante.
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore! on n'y peut plus tenir;
Et ce terme est ignoble à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez;
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez:
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne ».
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante partout qui nous donne le ton:
Après six mois d'épreuve on dit décence encore;
Oh, parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise...
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,

Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchans, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut; point de faits; du jargon:
C'est bien ainsi vraiment que l'on se fait un nom!
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne!
Non, Marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux; il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds!
Quoi! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoiqu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi,
Braver également la louange et le blâme,
C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout:

Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte, et la crainte:
Les lois, puis nos desirs, et rien après cela;
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbue
De certains sentimens (préjugés, j'en conviens)
Mais qui sechent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime;
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais pour vous former un inutile effort:
Soyez prude; je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence;
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance...
Ecoutez; je vois clair. Point de rechûte, au moins:
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins;
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même...
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

SCENE VI.

JULIE.

La leçon du Marquis n'est pas édifiante:
Moi, brouiller deux époux, et rompre avec ma tante!
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs...
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?...
Quelle misere!... Eh mais! ma crainte est ridicule.
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?...
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

(Julie est très agitée dans cette scene.)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-tems demeurer enfermée?
On vous attend partout; et seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit!
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu depuis tantôt ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'apperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins! Je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui; nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Et quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encor:
Elle craint que je n'aille envahir son trésor...
Le beau trésor!... un homme! Oh! j'ai repris mes forces.
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant!

ROSETTE.

Vous êtes en colere?

JULIE.

Oh! oui, je suis piquée!

ROSETTE.

Eh! madame, pourquoi?

JULIE.

Mais ma tante, à propos, je ris de son effroi.
Qu'une tête de femme aisément se démonte!

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte!...
Mais je le vengerai... Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire, en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaisir:
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais... Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient: croyez-moi, rendez-lui son héros.

(elle sort.)

JULIE, *seule.*

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*
Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-tems d'être sa confidente.
Traitons ceci gaiement... Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le moi.

ORPHISE.
Il n'est pas tems encor... Mais, ma chere Julie,
Je crains de t'affliger...

JULIE.
Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre : achevez toujours, à cela près.
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.
Ma niece,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter.
Mais, ma chere Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que dès demain peut-être il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma niece.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante...
Mais réfléchissez donc... Vous êtes effrayante!
Vous, à qui je dois tant? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu! j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître!
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelque égarement.
Ne me le cachez point: si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment! vous marier?

ORPHISE, *riant à demi.*

Oui... cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître!

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi:
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami,

Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné,
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin : toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur;
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelque affaire.
Cet aveu me pesoit quoiqu'il fût nécessaire:
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(*elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCENE III.

JULIE.

C'est ce Clitandre... Eh quoi! son idée ennuyeuse

Me poursuivra partout?... Non, je suis furieuse!
Ce maudit homme est né pour me désespérer!
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête... Oh! doucement, Orphise,
Je vous empêcherai de faire une sottise!
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette, holà, Rosette!

SCENE IV.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.
Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.
Que sais-je?

ROSETTE.
La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.
Laisse-moi. Je suis au désespoir!

ROSETTE.
Comment donc? quel chagrin?

JULIE.
Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.
Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler:
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler... Ceci redouble mes alarmes!

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort, certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enleve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! Ah, juste ciel! l'affaire est importante;
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enleve? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux! la chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort.
Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
(*à part.*)
A devenir aimable... Ah! mon oncle, tout doux!
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous:
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiete,
Et pour votre tourment je veux être parfaite!

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCENE V.

JULIE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

JULIE, *au laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire;

Je m'en vais le traiter...

JULIE.

Non, qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

(elle sort avec le laquais.)

JULIE, *seule.*

Mais, vraiment,

On me croiroit quittée au tour que cela prend...
Oh! je le préviendrai: mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCENE VI.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi! sitôt de retour? je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillans?

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois...

JULIE, *l'interrompant.*

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du desir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime:
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet;
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *à part.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?...

(*à Julie.*)

Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?...
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur...
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse.
Cette témérité, dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens:
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *à part.*

Elle m'accablera: songeons à nous défendre...

(*à Julie.*)

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?...
Eh! non, je l'attendois: ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux!

JULIE.

Vous croyez?...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, sont toutes impostures?

JULIE.

Mais, monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même?
Eh! pour vous faire aimer faut-il du stratagême?

JULIE, *outrée.*

Du stratagême? eh! mais... où donc en voyez-vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux!
Monsieur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
Ne veut surprendre ici votre chere tendresse;
Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie!
Combien sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur! qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable.
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable,
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié:
La mienne, désormais sincere et de durée,
Même en dépit de vous vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Et qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer?... Ah! monsieur!

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !...

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*lisant.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre du prétendu service qu'il croit vous rendre en m'empêchant d'imprimer vos lettres... »

(*interrompant la lecture.*)

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de votre style, à l'agrément de vos expressions ; et vous auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa maladresse vous prive encore pour quelque tems. »

(*après avoir achevé de lire.*)

Les hommes sont affreux !

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :

Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice.
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah ! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée...
J'en tremble encor! Comment pourrai-je m'acquitter?

SCENE VII.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la Présidente, à la porte.*

Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *gaiement.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et entrant.*

Eh ! laisse-nous, de grace.

(*le laquais sort.*)

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *allant à Julie.*

Avant de la gronder il faut que je l'embrasse...
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chere, il y faut joindre un peu de bonté.
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement:
Vous vous en emparez, sans le dire à personne;
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour:
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car enfin à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere;
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins
(*à la Présidente.*)
On lui laisse le choix... Vous l'allez perdre, au moins!

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? Non, Marquis; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous, c'est sottise.
(*à Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable

(*riant.*)

Arrangez-vous... Ceci va faire un bruit du diable!
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive; attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse, au Marquis.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,

(*à la Présidente.*)

Soyez-en sûr... Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre:
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif!

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux... Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire, et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble;
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux:
Nous courons allumer partout les mêmes feux;
Mais, pour vous distinguer de la même maniere,
Quoi! ne courez-vous pas dans la même carriere?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Eh! sans doute... Après tout, quelle est la différence?
(*montrant la Présidente.*)
Quoi! parceque madame a pris un peu l'avance?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible: en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Songeons à disparoître.
(*à Clitandre.*)
Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices:
Je veux bien diriger vos feux encor novices.

Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc; au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi? si je vous aime!

(*au Marquis.*)

Que répondre à cela? j'en ris malgré moi-même!

LE MARQUIS, *riant.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit:
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit?

(*à Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien...
Çà, donnez-moi la main... Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?

(*Clitandre s'empresse à lui donner la main.*)

SCENE IX.

JULIE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, ROSETTE.

ROSETTE, *à la Présidente.*

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Eh! mais vraiment,
Il se fait tard, Marquis; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?...
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.
(*La Présidente sort en riant, et emmene Clitandre et le Marquis.*)

SCENE X.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à part.*

Quelle femme! quel front! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du Marquis, je le voi...
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable...
Non, c'est lui faire tort: Clitandre est estimable...

(*à Rosette.*)
Suis-le; je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCENE XI.

JULIE.

Oui, oui, son impudence aura mal réussi...
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient, sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit...
Même ardeur de briller, même fureur de plaire;
De l'esprit, des talens même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!...
J'aurois pu ressembler à cet affreux modele!
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle!
J'en frissonne... Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Présidente
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à part.*

Son départ me console, et j'en avois besoin...
Que dis-je? dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a... la fievre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux: c'est mon dessein. La peur

Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée?

ROSETTE.

Quelle nuit, juste ciel! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains, la console;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appeloit le sommeil,
Elle, dont la gaieté prévenoit le réveil,
Qui songeoit, en riant, toute la matinée
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée;
Qui de trente billets, partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant ou malin:
Elle reçoit hier visite d'une amie;
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir on ne sort point; on se couche de nuit;
Bientôt on se releve, on s'afflige sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits..
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris

Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
De détails... de portraits finis... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après?

ROSETTE.

Je suis entrée; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la Présidente...
L'indigne! disoit-elle... Et puis: Ma chere tante,
Soyez heureuse!... Et puis, rêvant profondément:
« Il m'a désabusée; il fera mon tourment!
« N'y pensons plus; allons ». Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie!... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire:
Quiconque pleure ainsi devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien enfin?

ROSETTE.

Enfin elle a, sans sourciller,

Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et ce qui met le comble à mes terreurs secretes,
Ah! madame, elle veut...

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes!

(*Orphise rit.*)

ROSETTE.

Vous riez?... Croyez-moi, cet effort plus qu'humain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

ROSETTE.

Encor? j'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre:
Mais non, femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame... Une tante insulter à ses maux!

SCENE II.

ORPHISE, ROSETTE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *appercevant Julie.*

La voici; je lui vais...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiete.

(*Rosette en s'en allant baise tendrement la main de Julie.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle au moins de te voir si matin.
Qu'est-ce? tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'apperçois quelques traces.
Eh! fi donc! hâte-toi de rappeler les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper:
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup; on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là!

ORPHISE.

Pourquoi donc? Hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies:
Tu l'éclipses partout; on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit!...

JULIE.

Eh! voilà justement ce qui me désespere!
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma niece, quels discours!

JULIE.

Ah! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés;
De ces hommes sans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.
L'abyme de trop près vient d'effrayer ma vue;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma niece, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue;
Mais combien tiendront-ils? Un chagrin passager
T'inspire pour un tems ce courage étranger:
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austere;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais!

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion;
Si quelque amour secret, sincere et véritable
Suppléoit cette vie éclatante, agréable,
Je dirois: Pourquoi non? son cœur s'est arrangé;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé;
Car la raison ne peut d'un cœur tel que le nôtre
Chasser une folie enfin que par une autre:
Mais bien loin que l'amour:.. Comment donc! tu rougis?
Acheve; tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien!... il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée!
Quoi! tout de bon? Oh! oui, ton ame est agitée...
Julie! ah! quel bonheur! Nous allons toutes deux
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux...
(*malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien hier au soir observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur j'applaudis à ton choix:
Quel est-il? dis-moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!

Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niece,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse;
Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre.
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zele ardent ne peut la soulager,
Ma chere enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez ! c'en est trop ; le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre?
J'aime... puis-je le dire ?... oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre? Oh! doucement, ma niece, entendons-nous:
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable,
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports!
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse!

A combien de détours j'ai pu me rabaisser
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser!
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piege:
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs;
Ma malice en riant vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr:
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chere Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaiement.
Premièrement il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, ainsi que mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non, soyez moins crédule:
Il vous estime tant.

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien;
Mais pour savoir s'il m'aime il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici: je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi les plus pressans efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cede, eh bien! je fais le bonheur de ma niece.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *appercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'en fuis.

ORPHISE.

Reste: voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras ;
Ma niece voudroit...
(*Julie la retient par la robe.*)
(*bas à Julie.*)
Non, je ne lui dirai pas...
(*à Clitandre.*)
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma niece a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...
(*à Julie.*)
Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?
(*à Clitandre.*)
Oh ! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante !

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*bas à Clitandre, en sortant.*)
Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE V.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici vos embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si pour savoir le vôtre il faut être indiscret,

La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non; mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez... Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts
Dont je ne puis assez vous montrer de remords:
Coupable trop long-tems, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise: mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?

Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre ! Ah ! du moins quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts donnez-moi votre estime !
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse ni l'art;
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue !...
Non, vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens, ce ton d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les graces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos graces brillantes :
C'est en les unissant toutes pour vous parer
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi! si j'avois été... ce que je m'en vais être...
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard ;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah! mon cœur tout entier...

JULIE, *très agitée et très attendrie.*

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fut une Julie...
Quoi! j'aurois pu toucher!... Ah! je suis trop punie,
Cher Clitandre!

CLITANDRE.

Julie!

JULIE.

Il n'est plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds: non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit!... Quel prix de ses bontés!

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, *dans le fond*, JULIE.

JULIE, *appercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma niece.

Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piege adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde où tu nageois, qui t'a long-tems déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux !

JULIE, *à Orphise, en l'embrassant.*

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !
(à Clitandre.)
Que de biens je vous dois !... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

EXAMEN

DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

C'est à la Coquette corrigée que commence véritablement la décadence de l'art de la comédie, préparée, comme nous l'avons observé, par La Chaussée et Boissy. A la force comique de nos chefs-d'œuvre succedent une délicatesse ou une sensibilité affectées: la peinture énergique et vraie des caracteres est remplacée par des esquisses de portraits dont les nuances légeres ne peuvent être senties que par une certaine classe de spectateurs; le vice a perdu ses traits difformes; on croiroit manquer au bon ton si, comme Moliere, on frappoit les ridicules; tout est pallié, tout est excusé, pourvu que dans les expressions il ne se trouve rien qui choque une sorte de décence convenue. Le germe de tous ces défauts se fait remarquer dans la Coquette corrigée: les quatre premiers actes offrent, au lieu de comique, les développemens de cette morale que la régence avoit mise à la mode. Le Marquis, que l'auteur s'est efforcé de faire ressortir, n'est point un personnage ridicule; c'est un homme dont les succès dans le monde ne peuvent qu'encourager les jeunes étourdis qui voudroient l'imiter. Le dernier acte est sur le ton du drame; le repentir subit de Julie a un apprêt et une



affectation qui s'éloignent absolument du naturel que doit avoir la comédie.

Il ne faut pas conclure de ces observations que la Coquette corrigée soit un ouvrage dépourvu de beautés. La Noue connoissoit bien la scene; il avoit de l'imagination et de l'esprit; son style étoit élégant et agréable, quoiqu'un peu négligé : entraîné par la mode du siecle à s'exercer dans un mauvais genre, il en a du moins tiré tout le parti possible. Dorat et ses autres imitateurs ont enchéri sur ses défauts; ils ont poussé plus loin que lui la manie de peindre ces caracteres prétendus brillans qui n'existerent peut-être jamais que dans leur imagination; mais ils n'ont pas eu cette justesse d'idée, cette élégance de versification, et cette connoissance du théâtre, qui distinguent La Noue des poëtes médiocres.

Nos grands poëtes comiques n'ont jamais supposé qu'un caractere pût se corriger; ils ont senti que la leçon la plus forte pouvoit tout au plus détruire quelques défauts, mais qu'elle ne changeoit pas le fond d'un caractere prononcé. L'Avare, le Misanthrope, sont mis à une multitude d'épreuves; leur caractere reste intact, et à la fin de la piece il est plutôt renforcé qu'affoibli. La Noue, en peignant une coquette, a cru qu'il pouvoit la corriger sans choquer les regles de la vraisemblance. De quels moyens s'est-il servi pour parvenir à ce but? D'abord il a pensé que l'amour pouvoit seul lui ôter cette envie démesurée de plaire, et ce desir insensé de multiplier des conquêtes dont elle ne veut que s'amuser en conservant toujours son

cœur libre. Sans doute l'amour peut jusqu'à un certain point suspendre dans une femme son penchant à la coquetterie; mais on sait que cette passion ne dure pas long-tems : aussitôt qu'elle sera éteinte, la Coquette, que l'on a crue corrigée, ne reprendra-t-elle pas son premier genre de vie? C'est une réflexion toute naturelle que La Noue ne donne pas à l'homme raisonnable, celui qui inspire de l'amour à la Coquette. Il peut être aveuglé par le goût qu'il a pour Julie; mais on voit qu'il paiera cher la gloire de l'avoir un moment fixée. Comme il est le personnage le plus intéressant de la piece, cette observation ne peut manquer de nuire à l'effet dramatique. La jalousie qu'Orphise inspire à Julie est encore un ressort dont se sert le poëte pour développer dans la Coquette le penchant qu'elle a pour Clitandre : il est très propre à accélérer la marche de la piece, et à mettre en action le personnage de Julie; mais ne doit-il pas redoubler la défiance sur la durée de sa conversion? On sait que la jalousie vient aussi souvent de l'amour-propre que de l'amour : une niece qui se croit vaincue par sa tante doit être piquée; les chagrins qu'elle éprouve ne sont-ils pas plutôt le résultat du dépit que celui d'un véritable repentir?

On a très bien observé que le moyen de corriger la Coquette, tiré des lettres qu'Eraste veut imprimer et apostiller, n'est point vraisemblable. Il est sans exemple qu'un homme de bonne compagnie ait tenu une pareille conduite : la suite de cette monstrueuse indiscrétion auroit été plus honteuse pour lui que pour

celle dont il auroit voulu se venger d'une maniere aussi lâche.

Le dernier moyen est plus vrai et plus moral. Julie voit dans une femme de sa société l'état d'abjection où peut faire tomber l'excès de la coquetterie. La Présidente passe, à la vérité, toutes les bornes de la bienséance; mais l'auteur avoit besoin de cette exagération pour rendre plus forte la leçon qu'il vouloit donner à Julie. Cette situation est fort bien exprimée par les deux vers suivans:

J'aurois pu ressembler à cet affreux modele:
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle!

Les caracteres de cette comédie ont le défaut que nous avons déja reproché à l'auteur; ils offrent le tableau d'une espece de société dont le spectateur n'a aucune idée. Celui du Marquis paroît, sous ce rapport, le plus défectueux. La maniere dont il veut faire adopter ses principes à Julie mérite d'être remarquée:

Oh! parbleu! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison.
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course;
Et c'est pour les former ma derniere ressource.

Quelles sont les femmes qui font des parties semblables? Peut-on croire que La Noue a pris, comme

l'annonce, ses modeles dans la premiere classe de la société, quelque corrompue qu'elle pût être alors? Que l'on compare les peintures qui remplissent le rôle du Marquis avec celles que fait le Méchant; en observant la différence qui existe dans le ton employé par les deux poëtes, on ne pourra croire qu'ils aient voulu peindre la même époque.

Le rôle d'Orphise est noble et décent; il fait un contraste heureux avec celui de la Coquette. On desireroit que ce personnage agît plus et parlât moins: il semble que l'auteur auroit pu profiter de la jalousie que la tante inspire à la niece pour mettre la premiere dans des situations plus comiques.

Cette piece jouit d'un grand succès à la représentation; elle le doit à un style piquant et agréable, et à des développemens spirituels et délicats. Les juges les plus séveres la liront toujours avec plaisir, parceque, dans un genre que le bon goût réprouve, elle est la seule piece où l'on trouve des beautés réelles.

FIN DE L'EXAMEN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE QUATORZIEME VOLUME.

FIN DU QUATORZIEME VOLUME.

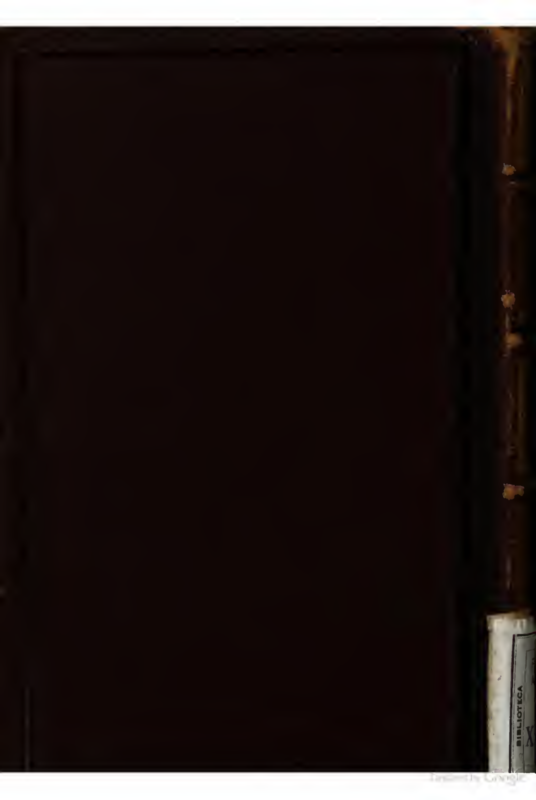











BIBLIOTECA